

Le plus fort tirage des illustrés du Monde

3^e Année - N° 99

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

18 Septembre 1930

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

La dernière dépecée



Serait-elle Simone J...?

Lire, en page 5, les révélations de notre reporter Marius Larique

SIGNES DE MALHEUR.



Le dépeçage

LES débris d'un cadavre de femme dépecée ont été retirés de la Seine. L'enquête de la police, si le hasard favorable ne vient pas à son secours, s'annonce difficile.

Ce crime en évoque d'autres, tous les meurtres ou assassinats suivis de dépeçage, moyen le plus fréquemment employé par les criminels pour empêcher d'identifier leur victime. Et depuis quelques années, en cette année même, les crimes de ce genre ont été assez nombreux.

Et, pour la plupart, impunis.

Cette impunité, due à la difficulté extrême que présentent les recherches judiciaires, nous inquiète.

L'horreur que l'on ressent en lisant les détails d'un crime de dépeçage ne semble pas avoir été éprouvée par le législateur du code pénal : ce qui a été fait après le meurtre lui est indifférent. Le meurtrier a tué ; il encourra la peine prévue pour le meurtre et, s'il a prémédité son acte, la circonstance aggravante de préméditation élèvera le taux de la peine. Mais le cadavre lui appartient ; aucun texte n'a sanctionné la boucherie atroce à laquelle il s'est livré, après avoir tué... tout au plus, un article de code, tombé presque en désuétude, pourrait lui être appliqué : celui qui concerne la mutilation des cadavres ; aucun Parquet n'a songé à en faire usage contre un dépeçeur, et l'on conçoit parfaitement cette réserve, car il serait assez ridicule d'infliger à un accusé qui encourt la peine de mort ou celle des travaux forcés, un châtiment supplémentaire, dont le maximum ne serait que de quelques mois de prison ! D'autant plus qu'avec la confusion des peines, ce châtiment supplémentaire et ridicule serait purement théorique...

Ainsi donc, le dépeçage — de même que tout autre procédé ayant pour but de supprimer l'identité du mort, tel l'incinération — n'est pas puni par la loi pénale. Elle l'ignore ; c'est certainement un regrettable oubli.

En juillet dernier, la cour d'assises de Metz jugeait un mineur de Saint-Avold, Schenk, qui avait tué sa maîtresse, puis l'avait coupée en morceaux, sous les yeux de son fils, un gamin de dix ans, à qui il avait fait « tenir la lampe » pour l'éclairer dans sa sinistre besogne.

La plupart des jurés, comme la majorité de l'opinion, étaient convaincus que Schenk risquait la peine capitale ; et, tout les premiers, plusieurs des juges populaires qui avaient prononcé contre le coupable un verdict affirmatif, sans circonstances atténuantes, furent stupéfaits d'apprendre que leur verdict aboutissait aux travaux forcés à perpétuité, le maximum en l'espèce.

C'est que le meurtre, quelles que soient les circonstances qui le suivent, est punissable du bagne à perpétuité ; pour que la peine de mort soit applicable, il faut établir la préméditation, ou telle autre circonstance aggravante, précisée par le code pénal, par exemple, la concomitance du vol et du meurtre.

Dans le cas de Schenk, la préméditation n'était pas prouvée ; elle n'avait pu être retenue par l'arrêt de la Chambre des mises en accusation et, par conséquent, les jurés n'avaient eu à répondre qu'à la question de meurtre.

Il n'est pas possible, il n'est pas juste, humainement, de concevoir qu'un acte aussi ignoble que le dépeçage d'un cadavre reste impuni :

JAMAIS CONCOURS organisé par un hebdomadaire n'a eu succès pareil à celui du 13^e JURÉ

Voir en page 11 le règlement et le Concours N° 3

Plus de 30.000 réponses en une semaine

cet acte implique de la part de son auteur, une telle lucidité, une telle maîtrise, un désir si précis d'égarer la justice en ne permettant pas d'identifier la victime, qu'il est nécessaire de lui réserver une disposition pénale, particulière.

L'impunité du crime — a-t-on dit, non sans justesse — est au point de vue social aussi grave qu'une erreur judiciaire : celui qui a fait tout son possible pour permettre cette impunité, doit subir les justes rigueurs de la société qui a le devoir de se défendre.

Nous demandons, en conséquence, que tout acte de mutilation du cadavre de la victime par le meurtrier constitue une circonstance aggravante : dans l'état actuel de la législation pénale, et si l'on examine les verdicts prononcés dans des affaires de dépeçage, on peut constater que presque toujours les jurés ont refusé à l'accusé les circonstances atténuantes et ont rendu la sentence la plus sévère qu'il était en leur pouvoir de rendre. Mais la loi ne leur permettait pas toujours d'appliquer la peine qui leur paraissait méritée et de punir spécialement l'acte odieux où se révèlent l'assurance et le cynisme du criminel.

La Société doit se défendre, disions-nous, et elle doit le faire sans faiblesse ; qu'elle riposte vis-à-vis du malfaiteur avec une énergie dans la répression égale à l'audace dont a fait preuve le coupable : celui-ci a essayé de se dérober à des poursuites nécessaires, celle-là, si elle parvient à déjouer ce plan, doit se montrer plus rigoureuse.

La vraie justice exige autant de pitié que de rigueur : pitoyable pour des malheureux, poussés au crime parfois malgré eux, elle doit se montrer inflexible pour les criminels qui, dans l'exécution de leur forfait, ont agi comme des bêtes malfaisantes.

Un geste tragique

M^r Steinhardt, dont le Palais a appris le suicide avec une douloureuse stupeur, était un avocat de talent ; il avait un important cabinet, était le conseil de grosses sociétés et particulièrement de compagnies d'assurances...

Il était le collaborateur de M^r Antony Aubin au moment de l'affaire Steinheil. Tous les jours, il allait à Saint-Lazare rendre visite à Mme Steinheil et celle-ci avait conservé du jeune secrétaire de son avocat un souvenir ému. Elle parlait toujours de lui avec infiniment de sympathie et, pendant plusieurs années, au 1^{er} janvier, elle lui envoyait une carte « avec ses meilleurs vœux »...

Une maladie cruelle, une incurable neurasthénie déterminèrent le geste tragique de M^r Steinhardt.



Les petits métiers du Palais

Il est des petits métiers ignorés et qui rapportent gros au Palais. Le plus fructueux, sans doute, est celui du garçon de bureau qui est placé à la porte du cabinet du doyen des juges d'instruction.

C'est lui qui est chargé d'introduire auprès du magistrat les avocats, les avoués, les plaideurs qui viennent déposer une plainte avec constitution de partie civile...

Le rôle du garçon est prépondérant : il faut s'attirer ses bonnes grâces, éviter d'encourir ses rigueurs ; et, naturellement, comme partout ailleurs, un billet facilite bien les choses.

Aussi la place est-elle fort recherchée.



Meilleurs vœux.

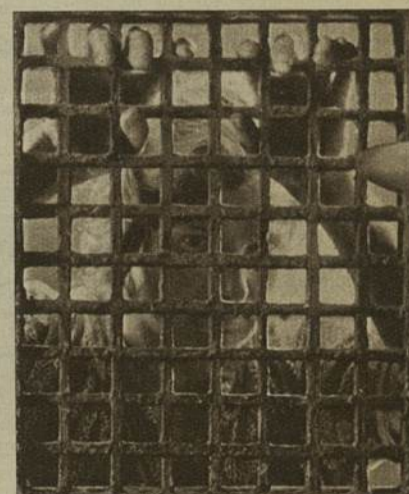
Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs la parution d'un nouvel hebdomadaire automobile, touristique et sportif : *Record*, qui est l'organe des groupements officiels de l'automobile, du tourisme et des sports.

La Direction en est assumée par notre excellent confrère le Colonel Guillaume et la Rédaction en Chef par M. Annet Badel qui a groupé, autour de lui, une collaboration particulièrement brillante de techniciens et de chroniqueurs.

PASSE-PARTOUT

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue

BIENTOT



un sensationnel reportage

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION

PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 32-11

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS

COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

RÉDACTION

PARIS (VI^e) — 35, RUE MADAME —

DIRECTEUR GÉNÉRAL :

GEORGE-KESSÉL

ABONNEMENTS

PARIS (VI^e)

FRANCE ET COLONIES

ÉTRANGER (TARIF A)

ÉTRANGER (TARIF B)

1 an 6 mois

65.00 35.00

85.00 45.00

100.00 55.00

DÉTECTIVE



Le périlleux exercice d'un acrobate sous un avion en pleine vitesse.

FRISSON DE LA MORT

vers lui. Aux dernières répétitions tout allait bien. Un directeur de cirque nous engagea, on nous fit une vedette sur l'affiche. C'était à Hambourg. Le soir où nous devions débiter le cirque était comble. Nous commençâmes. A mesure que nous avançons dans notre numéro l'émotion du public devenait plus intense. Des exclamations effrayées éclataient que réprimaient des « chuts » énergiques. Arriva la fin. Mon mari, d'un geste, demanda le silence à l'orchestre et à la salle. Il y eut un de ces moments d'angoisse où chacun sent battre son cœur. En face de moi mon mari leva les bras, saisit son trapèze. Je devais me lancer une demi-seconde après lui pour qu'après son saut périlleux il trouvât, juste dans l'endroit de l'espace où il fallait, mes bras balancés. Il me regarda. Je vois encore son sourire. Il me cria « Hop ! » et se lança. Je pliai les jarrets pour prendre mon élan. A ce moment précis, dans le silence écrasant, un cri partit, un véritable hurlement. Une femme dans l'assistance s'évanouissait. Je n'avais pas ce sang-froid, cet équilibre nerveux que donne la longue habitude : ce cri me glaça, me cloua sur place. Une seconde, peut-être moins, j'hé-

sitai au bord de ma plate-forme. Puis, dans un sursaut désespéré, je m'élançai. C'était trop tard. Mes mains tendues arrivèrent en retard au rendez-vous, mon mari dont le corps tourbillonnait ne trouva rien pour s'accrocher. C'était en plein cintre, à quinze mètres du sol. Aucun filet ne nous protégeait. Accrochée à mon trapèze inutile, la tête en bas, je vis mon pauvre chéri s'écraser sur le sable. Il mourut à la fin de la nuit à l'hôpital. Je sanglotais encore en maillot pailleté près de son lit. Son dernier geste fut de me caresser la tête en murmurant :

« — Ne pleure pas. Ce n'est pas ta faute. »
« C'était vrai. Si cette femme qui était venue chercher là le frisson de la mort, si cette femme aux nerfs exaspérés n'avait pas crié, je serai partie à temps. J'aurais encore mon mari, je ne serais pas là. »

« Seule, j'ai essayé de continuer. Mon numéro était pauvre, médiocre. J'ai voulu le corser. Un soir, je suis tombée à mon tour, je me suis cassée les deux clavicules. J'ai dû renoncer à mon métier. Il ne m'en restait plus qu'un à faire. Voilà. »

■ ■ ■

Au Maroc, il y a deux ans, un meeting



Il était au mois de juillet 1923. Je sortais, après des années de demi-prison d'un lycée triste, et j'assistais à ma première course de taureaux, dans une petite ville du Midi qui s'appelle Lunel. L'« aficionado » passionné qui m'accompagnait m'avait fait déjeuner dans le petit restaurant où se trouvaient aussi les bestiaires. C'était une salle étroite, qui sentait l'huile frite et le gros vin. Les gamins venaient écraser leur nez aux vitres, à l'extérieur, pour apercevoir les héros. Mon ami les connaissait tous. Ils échangeaient des accolades et nous nous assimes parmi eux. Je vis avec étonnement des hommes simples, taciturnes, vêtus de sombre. Le triomphateur certain de la journée était le matador Malla dont la renommée à cette époque était grande. C'était un garçon souple, au visage maigre, aux yeux très noirs traversés de reflets ingénus. On voyait sur sa nuque sa « collete », la petite natte de cheveux recourbée et retenue sur la tête par une épingle dorée. Mon ami le pressa de questions sur ses projets, sur sa « forme », sur les exploits qu'il comptait réaliser tout à l'heure. Il finit par sourire, mais assez mélancoliquement :

« Aujourd'hui, je n'ai qu'une ambition. Etonner une femme. Le reste de la foule m'importera peu. Je sais qu'elle a dit l'autre jour : « Ce Malla est comme les autres. Il ne m'a jamais donné le frisson de la mort. » Je veux lui plaire, je forcerai son indifférence. Vous verrez. »

Mon ami qui connaissait bien l'homme le regarda par en-dessous, mais ne répondit rien. Malla, très gai maintenant, se versait à boire. Un picador gras se mit à chanter.

Dans l'arène, sous un soleil terrible, les banderilleros achevèrent d'agacer le taureau, une grande bête noire de Miura aux cornes courtes et droites comme des poignards. Les clarines sonnèrent, les figurants chamarrés s'écartèrent, Malla fut seul. Il lui restait la cérémonie classique de dédier, de brider à quelqu'un de l'assistance le taureau qu'il allait abattre. Il s'avança vers les loges, ôta sa barette et sa grande cape de parade dorée et les tendit à une femme assise parmi un groupe bruyant. Une Espagnole qui portait avec le costume des villes le haut peigne et la légère mantille noire de dentelle des filles de Valence.

Elle accepta le brinde, d'un signe de tête, mais sans sourire, froide, butée. Malla, d'une virevolte fit face à l'arène et s'avança. Il était tout vêtu de gris perle et de rose. Le taureau, lourd, sanglant, essoufflé, le regardait venir sans bouger. La muleta de flanelle rouge dans la main gauche, Malla arriva au milieu du cercle ensoleillé, regarda la bête et, à trois mètres d'elle, se mit à genoux. Les vingt mille spectateurs, d'un élan, furent debout, silencieux. Le taureau renifla, ne remua pas une patte. Le torero écarta les bras et sur les genoux s'avança vers lui. Il fut à deux mètres, à un mètre. Dans le silence terrorisé on entendit sa voix qui appelait doucement : « Toro ! » Alors la bête noire de Miura baissa le front, se jeta en avant. Il sembla ne cogner l'homme gris et rose que légèrement de côté. Mais tout le monde avait vu sa corne courte entrer et sortir de la poitrine de l'homme comme le coup de lame d'un assassin. Malla se leva tout droit, chercha à prendre une bouffée d'air et retomba en arrière, d'un bloc, sur le sable tiède, mort. Une clameur monta de la foule. Dans la loge on s'empressait autour de la femme évanouie. Mon ami regarda haineusement de ce côté :

« Tu l'as eu, garce, ton frisson de la mort. »

■ ■ ■

Qui ne le cherche pas, qui ne l'a pas cherché, au moins une fois dans sa vie ? Parfois inconsciemment nous sommes tous portés vers ces frontières de la mort où

la vie a plus de prix. C'est le sentiment de la sauvegarde personnelle, de la sécurité par contraste qui touchent les chercheurs de spectacles sur lesquels plane la mort, c'est la certitude d'aimer mieux la vie qui pousse les acteurs de ces drames préparés pour la mort, dont la conclusion, le dénouement nouveau est la mort et dont il s'agit chaque fois de supprimer, d'esquisser le dernier tableau, la dernière minute, le dernier geste. Poussée au délire, à la folie, cette attirance explique les cris de joie des peuples antiques dans les cirques où les martyrs et les gladiateurs mouraient. Elle explique la loi de Lynch. Elle explique la fièvre de la foule mornie qui, les matins sinistres où M. Deibler travaille, accourt boulevard Arago pour apercevoir de loin les deux bras levés de la guillotine.

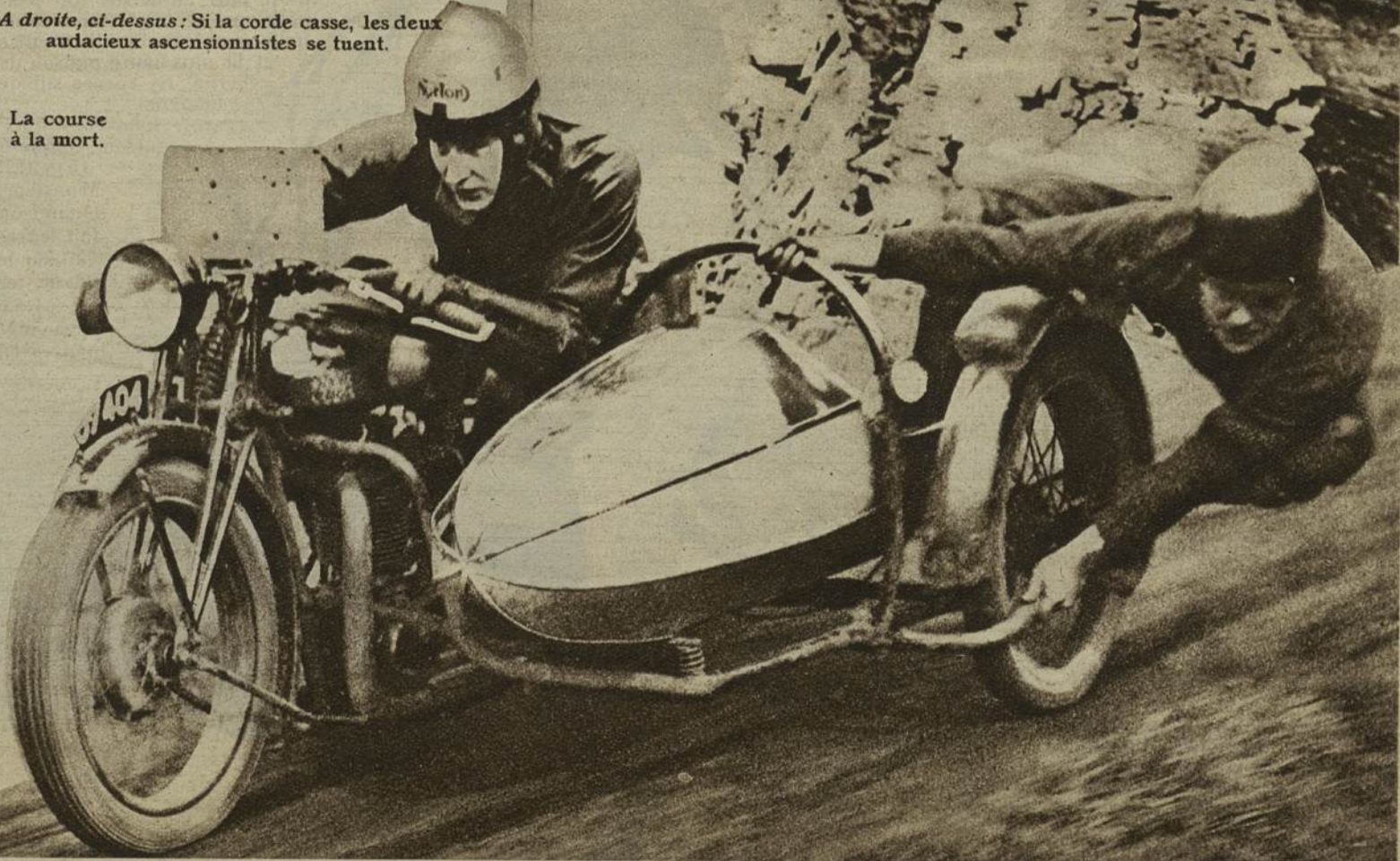
■ ■ ■

Je connaissais, à Montparnasse, une femme qu'on appelait Myrta. Mêlée aux filles de bars, pareille à elles, elle n'attirait l'attention que par une sorte de timidité, un visage facilement effarouché, assez étonnant dans sa profession. C'est une fin de nuit, dans un cabaret où trois Américains ivres tentèrent en vain de faire survivre un entrain agonisant, qu'elle se laissa aller à parler.

« Mon père était jongleur. Toute petite, il avait commencé à me désarticuler, à me « faire rentrer dans la peau » le terrible métier d'acrobate. J'avais seize ans lorsque au hasard d'une tournée, je rencontrai un jeune homme que j'aimai et que j'épousai. Il était trapéziste. A peine mariés, nous commençâmes à nous entraîner ensemble. Il eut l'idée d'un numéro de trapèze volant à sensation, et à la vérité il devait, si nous le réussissions, nous apporter renommée et fortune. Il se composait de plusieurs figures hardies dont la dernière était particulièrement émouvante. Accrochés à des trapèzes éloignés l'un de l'autre, nous devions nous jeter ensemble, l'un vers l'autre, de nos plates-formes de repos. Mon mari devait lâcher son trapèze, faire dans l'air un saut périlleux et se rattraper à mes mains que, suspendue par les jarrets et balancée par mon trapèze, j'aurais tendues

A droite, ci-dessus : Si la corde casse, les deux audacieux ascensionnistes se tuent.

La course à la mort.



d'aviation avait été organisé. Des anciens militaires y participaient. Un avion de reconnaissance s'envola. Le sergent mitrailleur qui y était monté avec le lieutenant pilote devait faire des exercices de tir sur des ballonnets. A mille mètres en l'air, brusquement, il y eut une « salade de bielles » dans le moteur, une flamme jaillit, le réservoir s'enflamma. En un instant l'avion ne fut plus qu'une torche.

— Saute, hurla le lieutenant.
Le mitrailleur boucla d'un réflexe son parachute et se lança. Le parachute s'ouvrit, il commença une descente lente et régulière. C'est alors qu'une vision d'épouvante passa devant ses yeux. L'avion en flammes descendait lentement en tournant autour de lui. Le pilote s'était bien jeté dans le vide, lui aussi, mais son parachute en s'ouvrant s'était accroché à des tendeurs, et le malheureux officier restait suspendu à son avion livré à lui-même. L'appareil était bien réglé. En planant, il fit une descente en spirale presque parfaite autour du sergent sauvé par son parachute. L'agonie de l'officier dura de longues minutes. A la fin il flambait lui aussi. L'appareil s'écrasa enfin sur le sol. Mais, quand le sergent atterrit, on s'aperçut qu'il était devenu fou. Les spectateurs de ce meeting-là ne cherchèrent plus le frisson de la mort.

On m'avait dit d'aller le voir dans un café-comptoir qu'il ne quittait pour ainsi dire jamais. Parfois, il venait avec un poignet bandé ou un morceau de sparadrap sur le front.

— Ça a gazé ? demandait le patron en essuyant ses verres.



Au cours d'un meeting d'aviation

un parachutiste se jette dans le vide.

— Le public aime ça.
— Tu penses ! Il crie, il hurle de joie. Et quand l'un d'entre nous fait un beau looping, alors, c'est de la frénésie. Il y en a qui ont besoin de ce genre d'émotions-là, quoi, comme d'autres prennent de la coco.

Les gars qui risquent leur vie professionnellement ont d'habitude beaucoup de loisirs. Le frisson est un court moment. Le reste du temps, d'habitude, ils dorment et ils boivent. C'est encore dans un bar que j'ai connu Ghislaine.

« Ça t'intéresse, toi, les acrobates ? Alors, viens demain avec moi, je te montrerai un type rigolo. Moi je suis parachutiste ».

Le lendemain, en effet, elle m'emmena à Vaugirard et j'entraî derrière elle dans une petite boutique d'antiquaire où rien ne paraissait vendable. L'antiquaire-brocanteur était un beau vieillard en jaquette et cheveux blancs. Ghislaine me le présenta :

— Delmata-Ra l'Indien, fildeferiste célèbre.

Delmata-Ra salua et sourit.
— Cette charmante petite synthétise trop, monsieur. En réalité, je m'appelle Boris et je suis, digne fils de mon père, comme lui, trafiquant de vieilleries. Pourtant, de temps en temps, je sors de ma retraite et je vais donner une exhibition du grand travail au fil de fer. Il y a quarante ans que j'ai commencé ; je suis sur le câble comme dans ma boutique. C'est moi qui, le premier, ai traversé les chutes du Niagara sur un fil de fer tendu d'une rive à l'autre. Quelques autres exploits m'ont donné la renommée dans mon art. Parfois, le dimanche donc, à l'appel de quelque comité de fêtes, je retire cette jaquette, je revêts mes oripeaux d'Indien, je me rougis le visage, je plante deux plumes dans mes cheveux et je vais faire se dresser les cheveux sur leur tête à tous les demi-provinciaux de la périphérie. Ce n'est plus au-dessus du Niagara que je tends mon câble maintenant, mais entre l'église et la plus haute maison de la rue. Et encore suis-je heureux.

— Etes-vous quelquefois tombé ?
— Jamais, Monsieur. Quand on fait le travail sur le fil de fer en plein air à vingt mètres en

ci-dessus : La traversée de la place du Tertre sur un fil aérien.

— Peuh ! répondait Johnny. L'Américain m'a serré dans le virage et ça a fait du vilain.

Barbazange est coureur de dirt-track. Ce Toulousain taciturne était avant la guerre tonnelier. L'aventure de quatre ans l'a bouleversé. Il s'est retrouvé à l'armistice dans l'impossibilité formelle de revenir à ses barriques. Il avait été motocycliste de liaison. Le goût des courses folles à travers les champs crevés de trous d'obus était entré en lui comme le souvenir d'une femme. Il se fit coureur. On le vit, aux « kilomètres lancés », aux courses de côtes, se pencher hors des side-cars pour ne pas décoller dans les virages ; on le vit à 200 à l'heure sur des motos rouges. Un jour, il dérapa, entra à toute vitesse dans le public, affamé d'impressions fortes, et tua trois personnes. A la suite de cette mésaventure sa maison le renvoya. Il attendit. Enfin, on lança le dirt-track, les courses de motos dans un vélodrome sur piste friable en cendrée. Barbazange y eut une belle occasion de se casser proprement la figure. Il s'y mit.

Je le trouvai en train d'écraser le patron au jacquet. Il acheva sa partie, commanda une menthe verte et me dit :

— Venez voir ça, c'est marrant. Vous pensez, nous sommes quatre ou cinq à nous promener là-dessus à 90 à l'heure. La piste fiche le camp sous nos roues ; on est dans l'état permanent de dérapage. Dans chaque virage il faut redresser la machine d'un coup de pied sur le sable. On culbute souvent et quand c'est le premier qui boule, les autres arrivent dessus et ça fait parfois une belle salade. On ne compte plus les bosses.



Le taureau fonce tête baissée, mais le fer de son adversaire l'attendait...

l'air, on ne tombe qu'une fois dans sa vie.

Je voudrais savoir combien il y a de personnes, parmi les attroupements quotidiens qui, arrêtées dans la rue, la tête levée, regardent un coureur sur le toit, combien il y a de personnes qui ne restent pas là avec le secret espoir, inconscient peut-être, qu'il va tomber.

Il y a dans chaque grande ville un conservatoire du frisson de la mort. Ce sont les parcs d'attraction. Le plus formidable est sans doute Coney Island, à New-York. Paris a Luna-Park.

Mais il y a les sœurs Quincy. On a installé en plein air une cuve de tôle pleine d'eau. Elle peut avoir huit mètres de diamètre, trois de profondeur. Contre elle est fixé un mât de vingt mètres. Et tous les soirs, à la même heure, dans la nuit, au bout du mât, une femme se dresse dans un maillot blanc. On répand sur la surface de l'eau une nappe d'essence, on met le feu. Les flammes rouges montent : alors miss Quincy courbe son corps parfait et plonge dans les flammes. C'est un tour d'une sûreté d'exécution, d'une hardiesse remarquables. Je connais quelqu'un qui va la voir tous les jours, tous les jours. Il attend celui où la plongeuse ratara son coup, tombera sur le rebord de la cuve. Ou bien qu'on ait forcé la dose d'essence, que les flammes ne s'éteignent pas.

Dans une baraque voisine, miss Quincy cadette fait des démonstrations de séjour sous l'eau. On voit entrer cette Anglaise blonde et pâle dans un petit aquarium, se pelotonner au fond et attendre. C'est ici que le frisson prend toute sa signification et toute sa couleur. Les deux cents personnes qui sont là regardent voluptueusement cette image de l'agonie, suivent les progrès de l'asphyxie. Elle les regarde à travers la vitre du bassin avec des yeux douloureux et ils attendent que le masque de la mort se pose sur son visage de petite fille. Quand elle se redresse, sort, aspire avidement et sourit, il n'y a jamais un spectateur pour pousser un soupir de soulagement.

Et, enfin, il y a le cylindre infernal, une des plus fortes attractions que j'aie vues depuis des années.

Dans un cylindre de bois aux parois verticales, deux motocyclistes, deux frères, font une ronde dramatique. Ils abordent le cylindre par un tout petit plan incliné, jettent leurs machines à toute vitesse, et la force centrifuge les colle contre la paroi. Ils forcent alors le jeu, lâchent le guidon, s'asseyent en amazone sur la selle de leur moto, se poursuivent et se croisent. Le cylindre tremble, un bruit terrible remplit tout. Les spectateurs sont penchés là comme au-dessus d'un gouffre. Et vêtus de chemises de soie bleue, bien coiffés, avec des mains fines et des sourires légers, les deux frères mènent comme en enfer leurs motos écarlates.

Il y a quelque temps il y avait encore une ménagerie. Des dompteurs classiques, en dolman rouge, y faisaient travailler des tigres et des panthères, ce qui est exceptionnel. Elle est partie. Tant pis ou tant mieux pour les Parisiens. Un de ces dompteurs s'est fait tuer par des ours qu'il voulait dresser, il y a deux semaines, à Berlin.

Enfin, une dernière image, un dernier souvenir. Le matin de mai 1927 où Nungesser et Coli partirent pour leur folle tentative de traversée de l'Atlantique nord, j'étais au Bourget. Au moment où les aviateurs montèrent dans leur carlingue, un de mes amis qui connaît bien les choses de l'aviation me dit :

— Ils ne décolleront pas. Ils vont se briser sans pouvoir s'élever dans le ruisseau de la Morée, au bout du terrain. Viens.

Nous étions tous les deux près de ce fossé. A l'autre bout du champ l'oiseau blanc s'ébranla, roula lourdement vers nous. A cent mètres de la Morée il traînait encore sa queue sur le sol. Nous devions être livides. J'eus encore l'image de l'avion arrivant en trombe, de Nungesser arc-bouté dans sa carlingue, tirant sur le gouvernail de profondeur d'un effort désespéré, et l'oiseau blanc s'arracha à la boue à vingt mètres du fossé, de la mort.

Mais ce matin-là, hélas, la destinée tricha, truqua le frisson, et n'escamota le dénouement qu'une fois.

F. DUPIN.

Ci-dessous :
L'orientation
de la chevelure
de Simone.



Ci-dessous :
La touffe
de cheveux de la
dépecée de Clichy.

À la fin de notre article sur la dépecée de Clichy dans notre dernier numéro, nous invoquions brièvement que nous tenions de la générosité d'un de nos lecteurs une somme de 5.000 francs destinée à la personne dont les renseignements permettraient d'identifier la triste victime. Aujourd'hui nous devons, et on va voir pourquoi, donner quelques précisions à ce sujet. Détective reçoit un nombreux courrier. Nous nous sommes depuis le début de notre parution assez attachés à déceler la souffrance et le malheur, pour que beaucoup de désespérés, de rejetés par la Société viennent nous demander un conseil ou une aide. Tous ceux qui le méritent, qui peuvent encore être sauvés trouvent chez nous l'un ou l'autre.

Nous avons donc reçu, il y a quelques jours, la lettre suivante :

M. le Commissaire Guillaume, à la Police Judiciaire, a appris que deux mille femmes depuis deux mois avaient disparu. On nous en a signalé d'autres que la police ne connaissait pas. Nous avons dû mettre en campagne tous nos reporters. Souvent l'enquête a été facile, parfois il a fallu pousser plus avant. Enfin, nous avons retrouvé toutes les disparues que des parents, des amants, des maris affolés nous avaient désignées. Celle-ci qui avait quitté son mari et ses enfants vivait avec son amant dans la rue voisine de celle du domicile conjugal. Cette petite jeune fille de la bourgeoisie, âgée de quatorze ans, « grande pour son âge » que ses parents recherchaient en pleurant depuis trois mois, filait le parfait amour dans une mansarde avec son professeur de piano.

Cette fille qu'une camarade éplorée avait perdue, avait été embarquée par des trafiquants pour Buenos-Ayres. Cette autre qu'un amant

« Quand elles ont ça dans le ventre... » L'ancienne petite fille qui fut fleuriste est désormais une fille marquée par son métier. A vingt-deux ans, c'est déjà une bonne travailleuse, rompue à toutes les ficelles du ruisseau, une vendeuse d'amour. Elle emmène ses clients dans un hôtel de la rue de la Villeneuve le plus souvent, parce qu'on lui donne là un plus gros pourcentage sur le prix de la chambre, ou parfois rue Beauregard ou rue de Bondy. Elle habite avec Eugène un assez joli meublé, l'Hôtel de l'Eure, rue du Vert-Bois, derrière les Arts et Métiers. Elle ne travaille guère que l'après-midi. Vers trois heures, elle sort sur le trottoir, elle retrouve Gaby et Jeannette de la Chapelle, et Mireille.

A huit heures, sa dernière passe faite, repoudrée, fraîche, elle retrouve son homme au bar *Tout est bon*, et ils vont au cinéma, au musette.

Au début de l'été, Eugène avait repris son idée

et la relançait : « Quitte le tapin, marions-nous ». Il l'emmena chez lui ; il la présente à sa mère. Simone touchée, attendrie, va peut-être se laisser tenter par la certitude de la vie régulière, du bonheur.

Le 23 août, elle quitte Eugène à deux heures et demie, comme d'habitude, en l'embrassant. Elle a une robe noire dont le bas est plissé, un manteau de drap beige, un chapeau de paille blanche à ruban noir et jaune, des bas gris clair. A la tombée de la nuit, elle est assise au bar Maire, au coin du boulevard Saint-Denis et du boulevard Sébastopol avec son amie Mireille. Et Mireille la voit brusquement se lever, accoster sur le trottoir un homme grand, brun. Ils s'éloignent ensemble.

C'est fini. Simone ne rentre pas le soir, ne rentre plus. Personne ne la revoit. Pour elle, encore une fois, comme pour Camille Pigoury, Gaby Le Guerrec, Loulou Bataille, le coin de la rue où elle



rageur cherchait pour la corriger de ses instincts de fugue, était tout simplement à Saint-Lazare, au quartier des Madeleines.

Nous les avons toutes retrouvées, toutes... sauf une.

Nous avons rendu leurs dossiers aux familles inquiètes. Sur chaque lettre, nous avons mis la mention : « Nous ne pouvons vous dire où est votre fille (ou votre femme), mais elle est vivante ».

Nous avons rendu tous les dossiers, sauf un.

Une lettre est restée seule sur une table. Elle disait :

« La femme coupée en morceaux de Clichy est peut-être... » suivaient de longues explications et des photographies.

Ces photos, des petites épreuves d'amateurs, nous les avons données à un de nos opérateurs photographes qui ignorait de quoi il s'agissait, pour qu'il les agrandisse. En revenant de son laboratoire avec des épreuves fraîches, il a dit simplement :

— Tiens, on a donc retrouvé la femme coupée en morceaux !

Nous avons mieux regardé, nous avons comparé ces visages souriants avec le masque déformé, décomposé, effrayant que le frigorifique de la Morgue garde. Pour l'une, au moins, de ces photos la ressemblance est frappante, émouvante.

Simone

Simone J... est née au Perreux en 1908. Elle est orpheline de bonne heure. Pupille de la Nation, elle est confiée à une tante : elle s'enfuit à dix-



Ci-dessus :
L'œil et l'arcade sour-
cilière de Simone.

Ci-dessous :
La narine et le pli
de l'aile nasale de
la dépecée.

a tourné, a-t-il mené à l'infini ? Elle disparaît, comme par une trappe.

Elle a laissé toutes ses affaires à l'hôtel, chez Eugène. Tout, jusqu'à ses papiers, jusqu'à ces choses qu'une fille ne consent jamais à abandonner : les photographies des siens, ses vieilles pauvres lettres d'amour. Elle n'a plus donné signe de vie, ni à son homme qu'elle aimait bien, qui allait lui donner le repos, ni à ses copines, ni à sa sœur. Elle n'est pas à Saint-Lazare, elle n'est pas à l'hôpital. Elle n'a sans doute, d'après notre enquête, pu être embarquée par des trafiquants. Si elle était libre, vivante, SUREMENT elle aurait prévenu quelqu'un.

Où est-elle ?

Nous avons arrêté notre enquête ici. Disons une fois de plus que notre rôle finit là où commence celui de la Police, des inspecteurs de M. Guillaume. Simone a disparu dans des conditions anormales, incompréhensibles.

Le 23 août. Onze jours après, on repêchait le macabre paquet à Clichy, et le médecin légiste disait : « Il n'y a pas quinze jours que cette femme est morte ».

Elle ressemble tragiquement à la tête mutilée. Elle a le même visage ovale, le même nez fort, la même bouche, les mêmes dents mal plantées en bas, larges et plates en haut.

L'enquête de la Police, après la nôtre, permettra-t-elle de l'identifier d'une façon certaine ? Ajoutera-t-elle le nom de Simone, la petite prostituée du faubourg Saint-Denis, à la liste des autres victimes du dépecer fantôme : Camille, Gaby, Loulou ?

Marius LARIQUE.

« Je suis avec passion vos différentes et tenaces enquêtes sur tous les déshérités. L'affaire de la femme coupée en morceaux de Clichy m'a rappelé votre série d'articles de l'année dernière, à la même époque, au sujet de Loulou Bataille. Je les ai lus et j'ai constaté que ce genre de crime, particulièrement odieux, reste généralement impuni. Que faire pour que ces malheureuses victimes soient au moins identifiées ; qu'elles ne passent pas d'un enfer à l'autre sans laisser un nom, une ombre ? Je sais que ce qu'on appelle la « Loi du Milieu » coud les bouches qui devraient parler. Je sais aussi que dans les affaires qui se passent dans un autre monde, on possède les armes qui délient toutes les langues. Qu'un collier d'un million soit volé et les victimes sont en mesure d'offrir la forte récompense qui incite au rôle des indicateurs de tous genres. Ici rien. Pauvre, seule, la fille dont le métier exige qu'elle suive le premier venu, qu'elle se confie à toutes les mains qui passent, ne sera jamais vengée, jamais connue. J'ai pensé qu'il était possible d'aider au moins à son identification.

« Voici cinq billets de mille francs, je les confie à Détective, en le chargeant seulement de remettre cette somme à la personne, enquêteur officiel ou enquêteur bénévole qui permettra de reconnaître la dépecée de Clichy, de donner un nom à ces restes mutilés. Je ne vous demande que de faire à ce sujet, avant de verser la prime, toutes les vérifications qui s'imposent. En espérant, etc... »

Un seul dossier

L'annonce succincte de cette prime paraissait dans notre numéro de jeudi dernier. Le soir même, nous recevions des lettres, des visites.



LA
DERNIÈRE
DÉPECÉE

Ci-dessus :
L'ovale du menton
et la bouche de la
dépecée.

huit ans. Elle a rencontré dans un musette où des copines l'ont entraînée un Algérien boiteux, malingre, laid, mais il a un peu d'argent et la fraîcheur de Simone lui plaît. Il promet de belles robes, de beaux voyages, et de fait, il l'habille, la soigne, lui fait connaître les restaurants où l'on mange sur des nappes. Elle le suit. Il l'emmena à Alger et selon la méthode classique, après quelques semaines de cajoleries et de jolis mots, il la met sur le tapin, sur le trottoir. Simone est dans l'engrenage d'où on ne sort plus.

Son souteneur finit par être arrêté parce qu'il étale sans assez de pudeur sa profession et il ira en prison pour un an. Seule, Simone pour échapper au trottoir incertain, aux fins de nuit sans logis, à la faim, pour échapper à la mafia des souteneurs qui la guette, entre en maison close.

Un client l'en sort, un Italien à qui elle plaît assez pour qu'il la ramène en France. Elle a trois mois de tranquillité, c'est-à-dire de bonheur. Puis l'Italien se lasse, disparaît et elle retourne au trottoir. Un autre ami d'une nuit l'emmena pour un jour à Bruxelles. Elle a juste le temps d'y connaître un barbeau professionnel qui "l'endort" et la garde. Il a déjà une femme, sa régulière. Simone tombe dans ce ménage. Elle pleure, il serre les dents. Elle devra se résigner à n'être que le doublard. Elle n'y tient plus au bout de quelques semaines, s'enfuit. Il la poursuit, la rattrape à Lille, la ramène. Elle s'enfuit encore, atteint Paris. Cette fois l'homme se soumet, au moins en apparence, ne l'inquiète plus.

Simone qui était en carte à Alger, ne l'est plus à Paris. Elle s'installe dans le quartier de la Porte Saint-Denis, reprend la promenade monotone sur le trottoir. Une femme dans ces conditions ne peut rester longtemps seule. Une copine, un soir au bal, lui présente Eugène, un joli garçon au visage mince et aux yeux doux. Ils se mettent en ménage. D'ailleurs lui n'est pas un barbeau comme beaucoup. Il est sentimental, volontiers mélancolique. Il a essayé de travailler régulièrement, de sortir du "milieu". Il y repense encore, il donne à son rêve le corps de Simone. Il lui demande de renoncer au tapin et l'épousera, ils travailleront. Elle accepte, des larmes de reconnaissance aux yeux, et une semaine après elle redescend sur le trottoir.

Ci-dessus :
L'ovale du menton
et la bouche de
Simone.



EST
-ELLE
SIMONE ?

FAITS DIVERS

LE WAGON DE L'EPOUVANTE

Nîmes. (De notre correspondant particulier).
 Ils avaient grand besoin d'un bon nettoyage les wagons en stationnement à la gare de Saint-Gilles qui déversaient sur tant et tant de quais tous ceux qui venaient après d'interminables voyages, vendanger joyeusement. Car, dans les trains qui les apportent, quelquefois de lointaines provinces espagnoles, ils vivent, en famille, durant tout le voyage, comme ils vivront dans la grange tout le temps de la vendange.
 Aussi par ce matin déjà tiède du 4 septembre, M. Boulière, employé à la gare de la Camargue, songeait, en se rendant à son travail, aux résultats de son nettoyage quotidien : papiers graisseux, coquilles d'œufs, os habilement rongés et bouteilles vides, se disait-il, allaient bientôt joncher le sol pierreux de la gare.
 D'un geste énergique, Boulière ouvrit la portière du premier wagon.
 Ceux qui passaient sur la route voisine de la

gare entendirent alors un hurlement d'horreur et, sautant les voies, ils aperçurent un homme, blême de frayeur, se précipiter vers la gendarmerie.
 Le spectacle que les yeux horrifiés de l'homme d'équipe venaient d'apercevoir, était une véritable vision d'épouvante.

Le sol du wagon était couvert de sang et de larges flaques visqueuses et rougeâtres maculaient la voiture. Sur les banquettes, il avait giclé. Sur les murs, de grosses gouttes coulaient lentement. Au plafond, des taches brunes de sang coagulé s'apercevaient.

Sur le sol enfin, entre les deux banquettes, un homme déjà froid, horriblement mutilé, gisait sur le dos.

Le crime, à l'aspect des blessures, paraissait l'œuvre d'un fou furieux. Avec une sauvagerie incroyable, l'homme avait été frappé par une brute sanguinaire. Les cuisses étaient ouvertes et tailladées, le dos balafré en de multiples endroits, la tête presque entièrement détachée du tronc. Détail horrible entre tous, les parties sexuelles avaient été sectionnées.

L'homme d'équipe, tremblant d'émotion, et la gorge serrée, fit en quelques phrases entrecoupées, le tableau de sa découverte au maréchal des logis de gendarmerie Perusson.

La machine judiciaire était mise en mouvement. Tandis que la gendarmerie de Saint-Gilles se précipitait sur les lieux du crime pour procéder aux premières constatations, le procureur de la République était informé; le capitaine Vigouroux, un des plus réputés officiers de gendarmerie, partait diriger l'enquête; l'inspecteur de police mobile Bonnal, était envoyé sur les lieux.

Une enquête rapidement productive

Minutieusement fouillée, la victime ne livrait pas son identité: aucun papier, aucun indice n'étaient découverts dans ses poches.

Dans le wagon, rien non plus ne permettait d'établir ni l'identité de la victime, ni celle, bien entendu, des assassins.

Les recherches s'étendirent alors. Elles devaient être plus fructueuses. A peu de distance du wagon sanglant, au milieu des voies, on découvrait l'arme du crime: une serpette de vendangeur. Plus tard des papiers éparpillés sur l'avenue de la Gare révélèrent enfin l'identité de la victime. C'était un nommé Claude Merengon, né le 16 avril 1871, à Grasse, ouvrier agricole assez connu dans la région.

Le maréchal des logis Perusson se souvint que la veille, un ouvrier agricole, paraissant sous l'empire de l'alcool, était venu le trouver au sujet d'une rixe survenue dans un café et, à tout hasard, il fit rechercher cet homme.

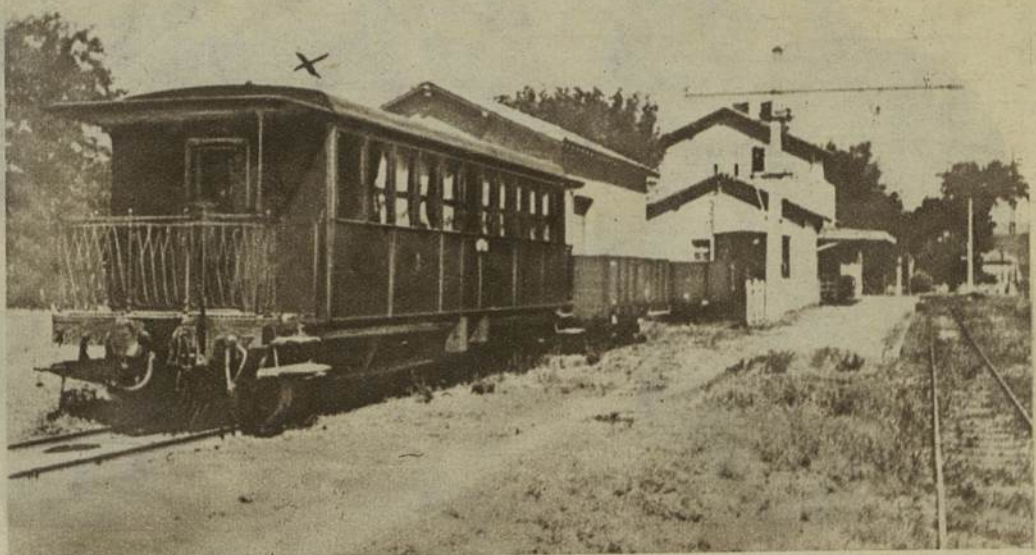
Pendant ce temps les soupçons contre cet inconnu se précisaient davantage.

Le capitaine de gendarmerie Vigouroux prenait en main la direction de l'enquête avec sa vivacité d'esprit merveilleuse. Inlassablement il interrogeait les cafetiers de Saint-Gilles ou les tenanciers de maisons interlopes et parvenait ainsi à établir que l'on avait vu le vagabond douteux, en compagnie d'un ou deux hommes, rôder, pris de boisson, au milieu des ruines antiques de Saint-Gilles puis se diriger vers la gare!

Vers 14 heures, les gendarmes visitaient un nouveau débit: « l'auberge du Lion-d'Or ». Attablé, hagard, devant un verre d'anisette, l'individu recherché était enfin découvert.

Dès qu'il aperçut les gendarmes, il blêmit un peu plus. D'un coup sec, il vida son verre, lentement, de sa manche s'essuya ses lèvres. Puis, mécaniquement, il suivit la maréchaussée.

Le nommé Henri Bolle, dit « Laborie », né à Serqueville en 1889, assassin présumé de Claude Merengon, entra aussitôt dans la voie des aveux.



Le wagon garé à Saint-Gilles et dans lequel eut lieu l'effroyable scène de sadisme au cours de laquelle Merengon fut assassiné.

Vieux cheval de retour, il était bien connu de la justice avec laquelle il avait eu des démêlés fréquents. Bien plus, il était connu de tout Nîmes même, où, à la suite d'une étrange histoire de mœurs, l'odyssée de « l'homme-femme », alias Bolle, avait défrayé la chronique.

On allait achever la rédaction du premier procès-verbal d'aveux lorsqu'un coup de théâtre se produisit.

La Sûreté de Nîmes informait les enquêteurs, qu'elle venait de procéder à l'arrestation d'un indésirable qui avait été se faire panser à l'hôpital Ruffi, où il avait déclaré s'être battu avec un collègue à... Saint-Gilles!

La coïncidence était trop étrange et l'interrogatoire de Bolle reprenait plus serré que jamais.

C'est vrai, finit-il par avouer, j'ai eu un complice, qui, après le drame, prit brusquement la fuite en entendant un chien qui hurlait à la mort...

Sans retard, le juge d'instruction ordonnait le transfert du nouveau coupable à Saint-Gilles, pour pouvoir faire enfin la pleine lumière sur cet horrible drame de la cité, déjà rendue terriblement célèbre par les empoisonnements de la Scierri.

Les abords de la caserne de gendarmerie de l'antique cité étaient envahis par une immense foule de curieux lorsque, menottes aux mains, était amené le deuxième assassin, Jean Mari, dit Mayol, repris de justice dangereux.

Sans désespérer, interrogatoires et confrontations reprirent alors inlassablement. Et l'on finit par connaître toute la vérité.

Le wagon du crime devint plus que jamais le wagon de l'épouvante...

Le crime fut perpétré entre deux et trois heures du matin.

Après avoir couru les divers estaminets de Saint-Gilles, Bolle et Mari avaient rencontré Merengon, qui, en plusieurs circonstances, leur avait montré de l'argent; ils se promènèrent de concert avec lui.

Fatigué par sa promenade, Merengon voulut aller se reposer, et les deux complices l'amènèrent coucher dans un wagon en stationnement dans la petite gare de Saint-Gilles.

Là, une série de scènes odieuses eurent lieu, où sadisme et sauvagerie se succédèrent sans répit.

Au cours de ces débauches impossibles à décrire, les deux assassins frappèrent avec folie leur victime. La première blessure fut mortelle,

mais, assoiffés de sang, les hommes frappaient toujours pour terminer cette véritable boucherie par une mutilation sadique.

A propos du partage du maigre butin, une discussion éclata entre les deux monstres; les coups succédèrent aux injures, et Bolle frappa son complice de plusieurs coups de serpette qui le mirent en fuite.

L'enquête était terminée lorsque...

Deuxième coup de théâtre : L'assassinat d'Olga Tantit.

A la gendarmerie de Nîmes, le capitaine Vigouroux, dont la valeur professionnelle est légendaire, tenait absolument à interroger une fois encore le féroce Bolle.

L'idée était excellente, puisque, faisant ainsi rebondir l'affaire, cet officier parvenait à faire la lumière sur une vieille affaire criminelle que l'on n'était jamais parvenu à éclaircir.

Bolle, au cours de cet interrogatoire habile, finissait, en effet, par avouer avoir commis le crime de la rue Puech-du-Teil, qui, dans la nuit du 14 au 15 novembre 1929, coûta la mort à la nommée Olga Tantit, née à Corfou en 1879 et vivant dans un mazet de la banlieue de Nîmes.

Bien plus, ces aveux permettaient aussi l'arrestation des deux complices de Bolle dans ce premier crime, les frères Paul Cointet, 42 ans, et Isidore Cointet, 38 ans, domiciliés tous deux à Arc-Dugras.

Ce crime avait causé un émoi indescriptible lorsqu'il fut découvert. La nommée Olga Tantit, âgée de 50 ans, Grecque, et au service de M^e Degors, notaire, habitait une petite propriété au quartier dit « Puech-du-Teil ».

Dans la nuit du 14 au 15 novembre dernier, elle fut lâchement et odieusement assassinée. Au petit jour, on la découvrit dans sa cuisine, affreusement mutilée.

La face avait été littéralement écrasée à coups de talon.

Bolle vient enfin d'avouer!

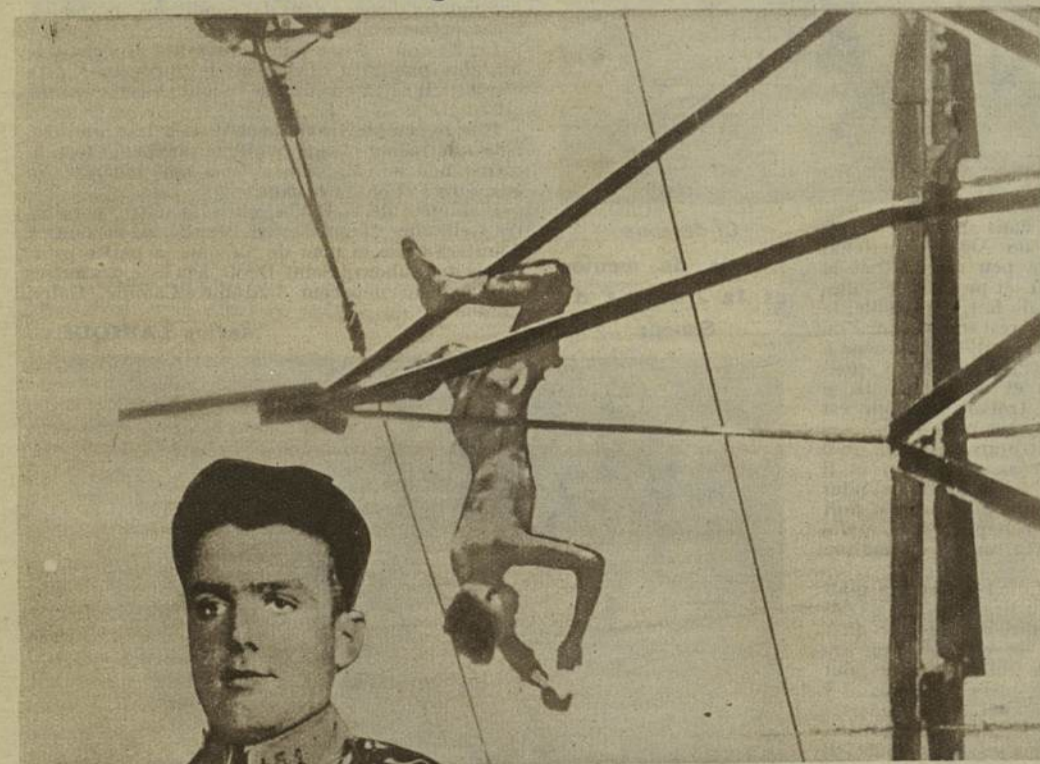
Les complices, dont il a donné les noms et qui sont déjà sous les verrous, nient les faits qu'on leur reproche, et l'instruction de cette affaire sera peut-être délicate pour doser les responsabilités, mais, déjà, la lumière est en grande partie faite, rassurant toute une population qui ne vivait plus à l'idée que les fauves qui avaient commis ce crime étaient encore en liberté.

Jacques CHARDONNEAU.



Bolle et Mari après leur arrestation.

LE FIL QUI EXECUTE...

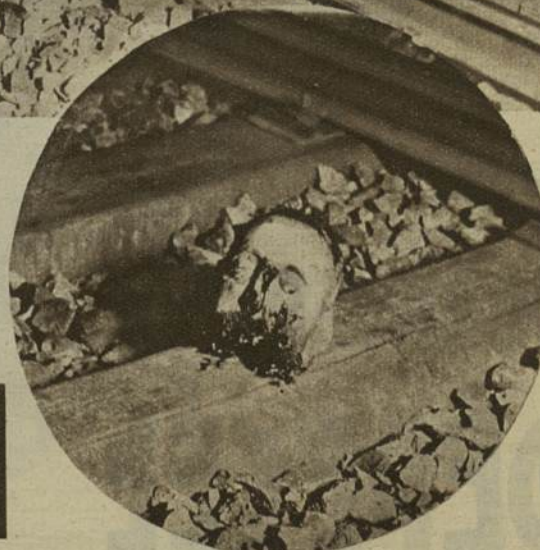


Le soldat Simon (ci-contre) soupçonné d'avoir assassiné, sur la route de Cercottes, un chauffeur orléanais, s'était enfui dans les bois. On trouva son corps (photo ci-dessus) accroché à des fils de haute tension; traqué, l'assassin s'était volontairement électrocuté.

LE RAIL QUI TUE...



A Woippy, dans la Moselle, lassé d'une existence pénible, Pierre Dandrea se coucha sur le rail peu avant le passage d'un train. On voit ici la tête sectionnée et le corps du décapité pendant que les gendarmes procèdent aux constatations.



crimes d'autrefois



Maître Léonard
l'infernal tout-puissant...

I. — La sorcellerie et ses alentours

DE toutes les iniquités des temps passés, les plus obscures, les plus féroces, les plus démentes furent engendrées par la sorcellerie.

Par les temps passés il ne faut pas ici entendre seulement les siècles très lointains. Le mot sorcellerie, pour la plupart des gens, évoque inévitablement les « ténèbres » du moyen âge. En fait, c'est seulement à la fin du moyen âge, au quatorzième siècle, passé l'an 1300, très peu avant le procès des Templiers que la folie de noire magie va s'épanouir peu à peu, contagieuse, multi-forme, et elle n'atteindra l'apogée de son règne que deux siècles et demi plus tard, après l'époque brillante de la Renaissance.

Elle sévit alors dans toute l'Europe, en France notamment, au temps des derniers Valois, de Catherine de Médicis.

Sous Charles IX il y a, en France, cent mille sorciers, dont à Paris trente mille, selon l'aveu que fit au roi l'un d'eux, et l'un des plus fameux, des plus experts en maléfices : Trois-Echelles.

Alors, en certaines provinces, en Biscaye, en Lorraine, on ne priait plus que le diable.

■ ■ ■

La définition de la goétie ou magie noire nous est donnée par le spécialiste Jousse : « Le sortilège ou la magie est de deux sortes :

1° « Lorsqu'on invoque le démon, ou qu'on fait un pacte avec lui pour découvrir une chose que l'on veut savoir, ou pour faire réussir une chose que l'on a en vue, ce qui peut se faire en trois manières : lorsqu'on veut causer du dommage à quelqu'un, ou quand on désire savoir une chose cachée, ou lorsqu'on veut procurer à soi ou à quelqu'un un bien qu'on désire.

2° « Lorsque, sans avoir recours au démon, on emploie quelque pratique superstitieuse aux mêmes fins. »

En fait, il y avait presque toujours pacte avec le Diable, seul moyen efficace selon l'esprit du temps pour obtenir « science, pouvoir, richesse ». Et pour ce pacte, entre autres cérémonies baroques, horribles, sacrilèges, le sacrifice d'un enfant était indispensable... L'évêque, de son propre sang, signera la cédule qui vend son âme... Et cette cédule est à deux exemplaires. L'un d'eux, enfoncé dans la plaie que s'est faite l'aspirant sorcier, s'y résorbe mystérieusement ; l'autre est conservé « en Enfer, dans le cabinet de Lucifer ». Gilles de Rais, criminel fameux entre tous les sorciers, signa un tel pacte.

Les crimes ordinaires des sorciers, selon Bodin, autre démonologue éminent du seizième siècle, consistent « à renier Dieu, à le blasphémer, à adorer le Diable, à lui vouer leurs enfants, à les lui sacrifier, à les brûler en holocauste au démon, à faire mourir le bétail, à frapper un pays de stérilité, à donner la mort par poisons ou sortilèges ». Quant aux sorcières elles « font métier de tuer les personnes, d'homicider les petits enfants, puis après les faire bouillir et consommer jusqu'à rendre l'humour et chair d'iceux potables. De plus elles ont souvent copulation charnelle avec le diable et bien souvent près des maris. » Car la luxure avait, dans la sorcellerie, une part primordiale. La luxure était la base du sabbat.

Sur la lande écartée, dans le carrefour peu fréquenté, en la nuit du vendredi au samedi, trônait le Diable ayant figure de

bouc, ou de chien noir, ou de singe vert, parmi les feux « noirs » brûlant sans chaleur, les cierges faits de bras de cadavres allumés, parmi la foule des initiés, des sorciers, des sorcières, celles-ci venues à travers les airs, à cheval sur un balai, une tige de blé, un mouton noir, un chat, n'importe quelle monture diabolique ; et c'était, après l'hommage au « Maître », après la messe sacrilège dite sur les reins d'une femme renversée et nue, après la grande ronde dansée dos à dos, c'était l'orgie, l'orgie lubrique, les amours toujours contre nature, incestueuses, auxquelles prenaient part des démons. Et les étreintes des démons étaient effroyables... elles déchiraient comme un instrument de torture, brûlaient comme un fer rouge, saturaient de glace... Les sorcières pourtant les recherchaient passionnément. Elles étaient jalouses de la Reine du Sabbat, sur qui avait été dit le sacrifice à rebours et qui, aux bras de « Maître Léonard », l'infernal tout-puissant, râlaient d'horreur et de volupté...

Et l'on voyait parfois, dans les campagnes, des femmes couchées par terre se livrant à quelque amant diabolique, qui, au-dessus d'elles, apparaissait comme une vapeur en forme d'homme... D'autres fois, démons ou démons opprimaient, la nuit, des victimes involontaires. Les démons — les succubes — hantaient le sommeil ou la veille des jeunes hommes qu'elles épuisaient, les démons, — les incubes, — obsédaient les religieuses, les contraignant à subir les interminables et multiples expansions de leurs sinistres amours. C'était la possession... Louviers, Loudun, baroques et tragiques « causes célèbres » de la sorcellerie, en témoignent... et de la crédulité du temps...

Par les auteurs déjà cités, et par d'autres, les plus effarants, les plus précis, les plus obscènes détails sont donnés sur ces unions de la femme et du démon. Ces unions étaient souvent stériles. Quelquefois il y avait fécondation. La femme accouchait d'une fumée épaisse, d'une masse informe, d'un monstre qu'on brûlait... Quand la sorcière avait des filles et des fils à l'apparence humaine, elle les mariait incestueusement entre eux et ils engendraient des crapauds et des serpents. Une fillette de douze ans ayant avoué avoir conçu deux enfants monstrueux des œuvres du Diable fut brûlée vive.

■ ■ ■

Car la répression, je l'ai dit, était aveugle, n'épargnant rien, ni personne.

Les juges s'y employaient avec une féroce zèle et joyeuse. L'officialité — la justice ecclésiastique — fut d'abord chargée de la poursuite des crimes de sorcellerie avec l'assistance de la justice laïque. Puis, au seizième siècle, le bras séculier fut seul chargé de sévir et... les atrocités redoublèrent. Les sorciers, les sorcières, sur la moindre dénonciation, sur le plus léger soupçon étaient torturés.

Des spécialistes qu'on appelait les « découvreurs de sorcières » étaient merveilleusement experts dans l'art de dépister et de faire avouer ces coupables... même quand elles ne l'étaient pas. Ils les attachaient nues, sur une chaise, les membres repliés ou distendus dans la posture la plus pénible et, quand elles étaient jeunes, la plus indécente. Ils plaçaient la chaise sur une table et laissaient là ainsi la malheureuse créature pendant vingt-quatre, quarante-huit heures, et ils surveillaient avec soin les mouches ou les araignées qui pouvaient se montrer et qui étaient peut-

être son diable qui venait la voir. De temps à autre, pour trouver la « marque » de ce diable, ils enfouaient dans la chair de la victime de longues épingles de cuivre. Toute verrue, toute cicatrice, toute tache était suspecte. C'était la « marque » et aussi le mamelon par lequel la sorcière était censée allaiter son hypothétique enfant infernal... Quand il y avait doute sur la culpabilité, on couronnait les sorcières d'étoffe enflammée, ou on les jetait pieds et poings liés, ensemble, à l'eau. Si elles se noyaient, elles étaient innocentes ; si elles surnageaient, elles étaient coupables et brûlées.

Car c'était le feu leur peine inéluctable : *Convicta et combusta* — convaincues et brûlées... Parfois, par grande clémence, on les étranglait avant le feu du bûcher. Grandier le « magicien » de Loudun avait reçu semblable promesse. Elle ne fut pas tenue. La corde, préalablement nouée, ne put remplir son office... Deux siècles avant, Gilles de Rais fut seulement pendu et son corps, vu sa haute naissance, ne fut pas mis en cendres mais livré à sa famille.

On ne sait exactement combien de sorciers, de sorcières périrent par le feu ou autrement. Il est impossible d'évaluer leur nombre à moins de cent mille. Du reste, plus on en brûlait et plus leur nombre se multipliait par une sorte de contagion du risque.

Deux sortes de sorcelleries assez particulières, le vampirisme et la lycanthropie, foisonnaient dans les campagnes et les terrifiaient.

Le vampire, c'est le sorcier mort ou plutôt semblant mort, qui, dans sa tombe, « végète » et, la nuit, en sort pour se jeter, spectre effrayant, sur les passants attardés, ou pour se glisser dans les maisons habitées et mordre au cou les endormis, se gorger de leur sang, les laissant privés de vie, ou

bien encore vivants mais à jamais languissants, livides, hagards de l'horreur d'avoir été étreints par la mort...

Un seul remède contre le vampire. On ouvre sa tombe, on y voit le cadavre, frais, du sang aux lèvres. On le transperce à la poitrine d'un pieu qui le cloue en terre. Avec un hurlement, dans une convulsion suprême, dans des flots de sang, il meurt... lui déjà mort.

Le loup-garou n'était pas moins redouté que le vampire. C'était le sorcier transformé en bête — la magie à métamorphose — soit que le sorcier prenne la peau d'un vrai loup, soit qu'il ait une peau double : loup d'un côté, homme de l'autre, qu'il retournait.

Le loup-garou, monstre nocturne et vagabond, qui parfois parcourait les campagnes à grand bruit, et parfois silencieux, attaquait et déchirait les voyageurs et les femmes sortant furtivement de leur chaumière, était invulnérable, sinon aux balles bénies dans certaines chapelles dédiées à Saint Hubert. En mourant, il reprenait sa forme humaine. Et le loup-garou abonda, surtout au seizième siècle.

Boguet, grand juge dans le Jura, en fit, en deux ans, brûler près de six cents. Dans son *Discours des sorciers* il raconte cette histoire qu'il situe près de Riom en 1588. Un chasseur, chargé par un gentilhomme de lui apporter du gibier, est attaqué par une grande louve furieuse. De son coutelas il lui abat une patte. La bête s'enfuit et le chasseur, en guise de trophée, ramasse la patte. Il retourne chez le gentilhomme, raconte ce qui lui est arrivé, et, pour montrer la patte de la louve fouille dans sa gibecière... Il en retire une main de femme, fine, blanche, ornée d'une bague armoriée que le gentilhomme reconnaît... C'est la bague de sa femme. Il appelle celle-ci. Elle vient défaite, chancelante, le bras



La chambre des tortures.



Mille supplices étaient imposés aux sorciers avant de les jeter au feu.



Gilles de Rais.

enveloppé... Elle a la main coupée... elle est sorcière et, sous forme de louve, a attaqué le chasseur. Avec l'esprit impitoyable du temps le mari la dénonce et elle est brûlée.

Les histoires de ce genre abondent, auxquelles ceux qui les narrent ajoutent une croyance entière. Les femmes en sont souvent les tristes héroïnes. Elles se changent en louves, en chiennes et aboient : en chattes et griffent ; en lièvres aussi pour courir les campagnes. Les enfants ensorcelés deviennent des chats et parlent, prophétisent. La répression ne les épargne pas. En Suède, dans la province d'Elfland, en 1669 quatre-vingt-quatre personnes furent brûlées pour sorcellerie, y compris quinze jeunes enfants qui avouaient qu'ils avaient été emmenés dans la « Maison du Diable » et qu'ils avaient participé à des festins et à des scènes de débauche, sur quoi ils donnaient les détails les plus précis. La vantardise et l'hallucination sont collectives.

Les enfants ainsi se trouvent avoir été doublement victimes de la sorcellerie, soit qu'on les mette à mort légalement comme sorciers, soit qu'on les mette à mort clandestinement, pour favoriser les maléfices. Le Diable, en effet, exigeait toujours le sacrifice d'une vie à son début. Les puériles victimes de Gilles de Rais se comptent par centaines, et aussi celles de la Voisin, deux siècles et demi plus tard.

Bodin, déjà nommé, déclare que les crimes des sorciers méritent « la mort exquise ». Elle leur fut, en effet, pendant des siècles, soigneusement appliquée, en général sous la forme du feu. Les Templiers, accusés de renier Dieu, de cracher sur le crucifix, d'adorer une idole diabolique nommée Baphomet, et de se livrer à la sodomie furent (ceux de Paris) brûlés « à petit feu » à Saint-Antoine et leur Grand Maître sur le Pont-Neuf. C'est la première cause célèbre de la sorcellerie. Elle eut des dessous d'intérêt, des dessous politiques. D'autres suivirent. Il y eut Enguerrand de Marigny exécuté pour crime d'envoûtement et de régence ; La Mole et Cocconas sous la même accusation ; la maréchale d'Ancre... Bien d'autres...

La sorcellerie, du haut en bas de l'échelle sociale, régnait et, pendant des siècles, juges et accusés, criminels et victimes, le public tout entier y croyait d'une foi intégrale.

Frédéric BOUTET

(A suivre.)

MARSEILLE



Le repas commença non sans bonne humeur.
(Photos Détective)

cargaison d'Italiennes et de Françaises. Il y avait aussi un certain nombre de nerfs, redevenus indigènes après de courtes absences de leur patrie préférée : Louis le Pilote, Fredo le Capitaine, Henri le Borgne, Marcel le Frisé et, enfin, quelques-uns de ces *crucibelli* les *belles-croix*, nerfs promis à l'échafaud et aux « durs », véritables calibans de l'agression, du cambriolage et du meurtre, ayant ce que l'on appelle dans le « milieu », du « ventre » et pas de « tête » et qui, lorsqu'ils ont faim, acceptent de participer à n'importe quelle entreprise criminelle que les risques...

Etienne le Fou, mendiant qui a son histoire.

Le repas commença non sans bonne humeur. Je compris bientôt comment il a été possible que, depuis quelques années, ces hommes et ceux qu'ils représentaient aient pu faire de Marseille un nouveau Chicago. Leur pouvoir s'étendait bien sur une partie de la population que la lépre morale enclose tout entière autrefois dans le quartier maudit du Vieux-Port, s'étend et va

Qu'est devenu le Consul?

Tel fut le premier exemple de la puissance des mauvais garçons de Marseille que me cita, avec orgueil, Louis le Pilote et neri. Raoul l'élégant entreprit de me faire connaître une autre des formes de leur conquête. Il m'affirmait — et on comprendra que j'attire toutes les réserves du lecteur sur cette affirmation d'un neri — il m'affirmait, dis-je, avoir favorisé les amours socratiques de M. Lee, consul d'Angleterre à Marseille et lui avoir fourni de la drogue. Cela explique, reprit-il, la disparition du consul.

La police, rétorquai-je, a fait, à ce sujet, une longue et patiente enquête et assure avoir établi le suicide de M. Lee.

— M. Lee n'avait pas de raisons de se donner la mort, reprit Raoul... Un consul qui a, à sa disposition, des fonds secrets de propagande considérables est parfois tué et, parfois aussi, il disparaît...

Un éclair passa dans ses yeux, son visage s'éclaira d'un contentement manifeste lorsqu'il eut évoqué l'idée que M. Lee, après avoir eu recours aux bons offices de la pègre, avait, manquant à toute dignité, accepté de faire comme elle. Mais il reprit :

— Je peux te citer en dehors de moi trois hommes présents ici, Fredo le Capitaine, Henri le Borgne, Michel la Puce qui ont aussi des certitudes en ce qui concerne la prétendue disparition de M. Lee. Nos yeux nous ont menti, si nous ne l'avons pas vu, il y a trois semaines, dans un bar où l'on nous servait à diner. Il n'était pas seul... Et il avait le visage d'un homme traqué...

Ce fut tout ce qu'on voulut me dire, ce jour-là, sur ce sujet, et puisqu'il ne m'était pas possible d'avoir d'autres éclaircissements sur un mystère qui nous conduira peut-être demain à côtoyer dans les bas-fonds un M. Lee méconnaissable, je fis mine de n'y plus penser. Mais, de l'énigme naquit une autre énigme...

— On a cru voir son cadavre accroché à un récif au large, murmura Raoul. La mer fut fouillée et on en retira, en effet, un mort... Ce mort était une femme. Elle avait le corps à ce point défiguré qu'il fut impossible d'y mettre un nom. On l'enterra... Si l'on voulait se préoccuper de toutes les carcasses que la mer emporte il y aurait n'est-ce pas fort à faire...

Tandis qu'il parlait, je me souvenais du récit

s'en sont allés... Scornet avait les papiers d'un mort, Quenesson, mais il a été trahi par ses empreintes...

— Il a été surtout trahi par une femme, murmura Henri le Borgne. C'est toujours la même chose. Les femmes sont la cause de tout...

Je leur laissai dire, sans sourciller, que la police française n'a pas fait, sans de grandes difficultés, son enquête à Barcelone sur cette affaire, parce que, soit que les voleurs de Saint-Charles eussent fait leurs amis restés à Marseille, la police espagnole avait été, pendant un temps, fort bien disposée en leur faveur... Ce qui m'impressionnait le plus c'était le mépris qu'ils avaient pour leurs femmes, l'indifférence cruelle qu'ils leur manifestaient, la méfiance où ils les tenaient. Chârs à plaisir, chârs de rapports, c'étaient leurs qualités qu'ils leur reconnaissent...

Les crimes rituels

Pierrot-les-Yeux bleus nous fournit un intermède, en me proposant de me raconter un crime dont il avait été le témoin, et dont il affirmait que c'était un crime rituel. Cela s'était passé à proximité d'un bar de la rue Coutellerie où il avait l'habitude d'inviter ses amis.

— On réussit parfois à connaître nos secrets, dit-il, mais bien malin sera celui qui sera au courant de tous les drames du quartier chinois et du quartier algérien de Marseille.

Les drames chinois ce sont des crimes de l'amour et de la drogue. Ils se règlent à la Joliette, silencieusement, dans les soutes, où, chaque nuit, les coolies fument la pipe de « noir ». Parfois un cadavre vient échouer contre le môle. Il est bien rare qu'il soit reconnaissable. Et d'ailleurs, se préoccupe-t-on du sort d'un Chinois ?...



...on a cru voir le cadavre de Lee accroché à un récif au large... La mer fut fouillée et on en retira, en effet, un mort... Ce mort était une femme.

II

Le repas des nerfs

Marseille. (De notre envoyé spécial.)

AUTRE jour, à la Vieille Chapelle, dans un de ces cabanons campagnards où les Marseillais se réunissent pour festoyer en commun, j'étais en compagnie d'une dizaine d'hommes. On aurait pu les considérer comme fort honnêtes en s'en tenant à leur mise mais leur visage révélait assez de férocité pour que les importuns n'eussent pas la tentation de les prendre à partie.

Je m'étais mis, sans effroi, entre leurs mains. Si j'avais leur parole, ils avaient aussi la mienne. Nous nous étions engagés à une sorte d'armistice, dont j'avais promis de respecter les délais, afin que chacun, sans encombre, pût s'en aller de son côté. On comprendra peut-être que je n'acceptai pas cet étrange pacte sans scrupules, lorsqu'on saura que chacun des hommes avec qui Pierrot-les-Yeux bleus m'avait réuni avait au moins un meurtre sur la conscience.

C'était cependant une occasion unique pour bien connaître dans toutes ses variétés la pègre marseillaise, du voleur international à l'assassin vulgaire. Le plus beau d'entre eux, Raoul l'élégant, le plus pitoyable peut-être aussi, car il ne manquait ni d'intelligence, ni de sensibilité, revenait de Juan-les-Pins où il avait joué sa chance contre une Argentine millionnaire. L'habitude de plaire aux femmes qui portent sur elles ce qu'il y a de plus précieux, lui avait donné un goût malsain pour les fortunes rapidement acquises et il affirmait communément qu'il entendait être riche avant longtemps, dût-il risquer les « durs » (les travaux forcés) et qu'en cas d'insuccès, comme il n'entendait pas vieillir dans sa médiocrité, il lui resterait la porte, toujours ouverte, du suicide. Un second, Maurice l'Algérien, revenait de Buenos-Ayres, avec l'apparence quiétude et satisfaite du monsieur qui a gagné beaucoup d'argent en vendant une riche

gangrener, si l'on n'y prend garde, toute la ville. Car ils tirent vanité de ce que l'on fasse appel à eux chaque fois qu'une entreprise hasardeuse, placée en dehors de la loi, ne peut être exécutée sans le secours de la force!

Les secrets du « milieu »

Ainsi Louis le Pilote, un solide gaillard de deux mètres de haut, à qui l'abus des veilles et de l'alcool donnait un son de voix qui participait tantôt de la crécelle et tantôt du rugissement d'une bête, raconta sans mystère comment il avait recruté dans les bouges du Vieux-Port l'équipage du caboteur *Vinicolo* coulé au large de Saint-Raphaël par des pirates de Marseille.

Il s'agissait d'envoyer au fond de la mer un vieux bateau fatigué, sur lequel on devait entasser des marchandises sans valeur assurées pour plusieurs millions. Il s'agissait surtout de se faire payer, après le naufrage, les primes d'assurances! Le *Vinicolo* datait de 1890, c'était un vieux rafiot rouillé, qui ne s'opposerait certes pas à ce que l'eau submergeât sa carcasse. Le chef de l'expédition, un de ceux qui comparaitra peut-être un jour devant les tribunaux, s'il y a des juges en France, s'était tout naturellement adressé à Louis le Pilote pour arranger cette affaire. Louis avait tout d'abord recruté l'état-major, deux officiers à la traîne, deux nerfs de la mer, dont l'un, Farge, avait été si lourdement compromis dans des affaires du même genre, qu'il avait été impossible de lui confier le commandement du navire sacrifié. On avait dû faire appel à un autre forban italien, le commandant Ramella... Ramella et son second Farge, avaient chacun reçu 100.000 francs et le premier mécanicien du bord 50.000. Louis le Pilote leur avait trouvé un équipage. Ils s'étaient concertés cyniquement sur les moyens de tuer le bateau soit par l'incendie, soit par le sabotage. On s'était arrêté au dernier moyen et le *Vinicolo* avait pris la mer. Il y avait bien quatorze hommes à bord. Mais bah! les forbans avaient promis de faire tout le possible pour les sauver. Et Dieu sait qu'ils n'échappèrent à la noyade qu'en ramant pendant quatorze heures.

que m'avait fait, quelques jours auparavant, un policier.

On venait de retrouver, dans la calanque de Scarmence de Marseille, le corps d'un Arménien, Iohannès Topdijan, dont le visage avait été dévoré par les crabes. Le policier me disait que la surveillance du port, si bien faite qu'elle soit, ne sera jamais assez complète pour qu'il soit permis de dire ce que deviennent tous ceux que les barques du port conduisent en mer...

— Un cadavre tient facilement dans un sac, me disait-il, et qui songera jamais à se préoccuper de tous les sacs et de toutes les charognes qui voguent au large de Marseille.

J'avais frissonné... Je frissonnai de nouveau lorsque j'entendis murmurer près de moi les noms de quelques femmes qui ont disparu soit des ruelles du Vieux Port, soit des villas bourgeoises, de la côte, où les traitants attendent dans le calme et l'aisance la fortune que leur apportent les femmes qu'ils possèdent en Espagne, en Italie, en Egypte, en Syrie et en Argentine: Marie aux yeux noirs, Rita la Caïd, Louise la Gagneuse et Ange dite le Rat blanc... Mais déjà on attaquait une autre aventure: celle des voleurs de la gare Saint-Charles.

Les vols de Saint-Charles

La stupeur m'envahit. La pègre de Marseille est-elle donc à ce point victorieuse qu'elle s'infiltre partout, qu'elle connaît tous les secrets... Car on m'entretenait des voleurs, employés bien considérés s'il en fut avant l'affaire, comme des personnages de connaissance, voire comme des soldats de médiocre importance placés tout exprès dans une embuscade préparée longtemps d'avance...

— J'ai dîné avec eux, la veille de leur départ, dit Maurice l'Algérien. Scornet n'était-il pas un ami? et son demi-frère Olivier le balafre avait été mêlé à l'affaire de la Bourse. C'était lui, le chauffeur, que toutes les polices de France recherchaient, tandis qu'il se promenait librement dans Marseille...

« On n'a pas idée de laisser, à la disposition de deux employés qui gagnent huit cents francs par mois, un million en espèces. Ils l'ont pris et

LA ROUGE

Les drames du quartier arabe sont plus fréquents et, quoi qu'on en ait dit, ce sont le plus souvent par des crimes rituels que se règlent les querelles entre mahométans qui sont restés fidèles aux lois du Coran et ceux qui ne le sont plus...

J'étais assis, à la terrasse du bar Louis, lorsque j'entendis des cris de mort. Et un Arabe vint tomber près de moi, les bras ouverts.

Il avait son compte, semblait-il, une blessure lui balafrait le visage, de l'oreille au cou, un coup de rasoir, qui le vidait de son sang, sans espoir. Je me penchais sur lui. Il respirait encore, ses cris cessèrent, mais ils reprirent de plus belle lorsqu'un autre Arabe, vêtu comme un docker, s'approcha de nous...

L'homme s'accroupit et il se mit en devoir d'achever « son mort » avant que j'eusse le temps d'intervenir. Je lui criai :

— Ne fais pas ça !
— Laisse-moi faire !

La dernière phase de l'exécution ne dura d'ailleurs que quelques instants et l'Arabe prit ensuite son temps pour nous expliquer que venait d'être terminée une querelle qui avait commencé pour le Ramadan et qui par ailleurs était compliquée d'une affaire de mœurs. Mais sa grande colère datait d'une époque où sa victime l'avait fait chasser du quartier arabe, parce qu'il n'exécutait pas les préceptes de la Loi...

La police avait été prévenue et nous fîmes comprendre à l'Arabe qu'il n'avait plus qu'à s'enfuir. Il s'en fut, mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je le vis revenir tandis que les policiers faisaient leur enquête. Il entra dans le bar, commanda à boire, but et partit enfin pour de bon.

J'avais oublié cette affaire lorsque, deux jours plus tard, je retrouvai dans le même bar l'homme

me, en compagnie de deux autres Arabes. Sans doute venait-il me payer mon silence, car lorsqu'il m'aperçut il me dit :

— Asseyez-vous. Buvez un coup avec moi !
Je lui demandai de m'expliquer son affaire mais il garda le silence. Il me serra la main et prit le large...

La fin des crucibelli

Et pendant que le repas s'achevait, nous en revînmes aux histoires de *crucibelli*. Les *crucibelli*, ce sont aussi les *croix* ; c'est le nom que l'on donne aux nervis promis aux « durs » et à la mort violente, parce qu'ils tuent, volent et menacent jusqu'à ce qu'ils aient épuisé leur chance...

— Dominique le matamore en était arrivé à une certaine aisance, comme Micheletti, ce danseur mondain qui fut assassiné l'autre jour à Paris, dit Maurice l'Algérien. Il avait d'ailleurs fait son apprentissage de nervi à Marseille, comme tous les mauvais garçons de France, et il ne manquait pas d'y revenir lorsqu'il organisait une affaire d'une certaine importance.

« Mais il était de ceux qui, n'ayant pas le sentiment de la reconnaissance, veulent tout garder pour eux, sans cesser toutefois de jouer aux matamores. Cela lui coûta la vie.

« Il était, l'autre jour, dans un bar de la rue Curial, lorsqu'un nervi, François le garibaldien, s'approcha de lui et lui demanda assistance. François le garibaldien avait rendu service, autrefois, à Dominique le matamore, quand celui-ci était dans la gêne, et gêné à son tour il avait recouru à son ancien ami. Il lui manquait quatre ou cinq « sacs » pour pouvoir se rendre à Cannes et remédier un vol de bijoux, déjà préparé et d'un rendement certain... Dominique le matamore lui répondit en se moquant de lui, comme s'il ne se souvenait pas du passé. Il le rabassa publiquement par des mots qu'un homme ne peut accepter sans déshonneur. François le garibaldien, n'étant pas armé, feignit de ne pas s'émouvoir. Ils changèrent de bar et continuèrent à boire ensemble. Cela dura jusqu'à la nuit. François le garibaldien, entre deux parties de cartes, trouva le temps de rentrer chez lui et d'y prendre un « feu ». Il revint guetter la sortie du matamore, et le descendit en pleine rue. Je crois qu'il est allé faire une promenade de santé en Italie... »



Quand Marseille dort, les nervis veillent.

Ci-contre :
...lors de la fameuse procession des pénitents noirs.

mèrent qu'ils ne savaient rien d'autre sur cette histoire. Et cependant Dédé le Niçois a payé de sa vie l'existence d'un autre nervi...

Alors, et la police?...

— Mais, interrompis-je, la police de Marseille est-elle donc indifférente à toutes ces vendettas...

— La police! gronda Pierrot-les-Yeux bleus. Sans doute, il y faut veiller...

« Autrefois les choses allaient à notre guise. Nous avions réussi à semer la crainte dans la « grande maison » de Marseille et à y lier des amitiés précieuses. Cela a changé depuis qu'on a confié la sécurité de Marseille à la police d'Etat. Il nous est nécessaire de prendre plus de précautions, mais nous sommes le nombre et la force, et nous sommes l'argent aussi. D'ailleurs, ceux qui engagent résolument la bataille avec nous savent qu'ils risquent un sort fâcheux...

« L'autre mois, Cals, le chef de la Sûreté de Marseille et les quatre poulets qui l'accompagnaient, Simon, Michel, Bonat et Belloni ont failli tomber sous les balles. On a parlé de cette affaire. Cela se passa rue d'Aubagne. Trois nervis qui se proposaient de dévaliser, sans violence, le caissier du restaurant Pascal



Les drames du quartier arabe sont plus fréquents ; ce sont le plus souvent par des crimes rituels que s'y règlent les querelles.

— C'était un beau chef de bande, pourtant, murmura Pierrot-les-Yeux bleus à mi-voix. A cause de son départ, il y aura quelques hommes à la traîne. Ils se réunissaient dans les caves de la rue Bouterie, à l'endroit même où tenait concile autrefois la bande de Mamadou le Sénégalais, ceux qui furent envoyés aux « durs » — tu t'en souviens — à la suite d'une belle affaire de meurtre. Malgré les rondes de la police, il y aura toujours des repaires dans les sous-sols du vieux quartier...

— Le sang appelle le sang, reprit Maurice l'Algérien. Tous les caïds, tous les matamores finissent comme des *Crucibelli*... L'autre jour on a ramassé, rue Sénac, à la terrasse d'un bar, un homme, Dédé le Niçois, à qui une balle « malheureuse » avait ouvert le ventre. Il était entouré de dix personnes et on put penser que, lorsqu'il mourut, il ne se préoccupait d'autre chose que de boire tranquillement son verre. On raconta que son revolver était tombé de sa poche et l'avait blessé. Là se borna l'enquête et, sur la foi du serment, les témoins affirmèrent qu'il avait été « donné » par un mouchard...

Il s'agissait d'envoyer au fond de la mer un vieux bateau fatigué.

avaient été « donnés » par un mouchard...

« Les trois hommes : Joseph l'Indien, Prosper le Toulonnais et Georges le Corse, attendaient vers minuit, dans un couloir, la sortie du caissier. Ils s'étaient répartis les rôles. Prosper le Toulonnais devait attaquer le caissier, Georges était chargé de lui immobiliser les mains tandis que Joseph l'Indien, expert dans l'art de la fouille, devait lui arracher son portefeuille.

« Ils entendirent la porte s'ouvrir. Ce n'était pas le caissier, mais les poulets. Ceux-ci firent les sommations d'usage.

— C'est la police, haut les mains!...

« Georges le Corse avait du « ventre ». Il répondit :

— Puisque c'est la police, je tire le premier.

« Et il tira.

« Le revolver du chef, M. Cals, s'enraya. L'inspecteur chef Simon tira à son tour. Un homme tomba. C'était Prosper le Toulonnais. Il cria :

— Qu'avez-vous fait, malheureux? Je suis locataire de la maison!...

« C'était un malin, Prosper, et il réussit par ce moyen à s'avancer jusqu'à la porte et à la franchir, tandis que ses deux collègues, Georges et Joseph étaient « faits marron ». On le crut frappé à mort, car il s'étendit dans le ruisseau, comme sans vie. On le laissa pour s'occuper des deux autres. Quand il eut la certitude que ses amis retenaient les « poulets », il se leva et s'enfuit...

« Il s'enfuit, non sans tirer... Et pan, et pan! Ce fut une belle bagarre. Mais la partie était inégale et Prosper le Toulonnais tomba quatre cents mètres plus loin, blessé au ventre. Les policiers l'avaient échappé belle. Bah! un jour ou l'autre ils trouveront leurs maîtres... »

Ce fut la dernière histoire de ce jour-là. Nous quittâmes la vieille chapelle. Les nervis m'emmènèrent au Vieux-Port. Nous parcourûmes les ruelles du quartier maudit, y cherchant non point des misérables, mais des hors la loi...

Ce sont des hommes qui ressemblent à beaucoup d'autres et je ne les eusse pas décelés sans aide. Il en sortait de partout, de tous les bars, de toutes les maisons.

L'endroit où j'en rencontrai le plus fut une

ruelle, près de l'Hôtel-Dieu, d'où le cortège funéraire d'un nervi sortait pour le champ du repos... Les nervis étaient venus rendre un dernier hommage à leur compagnon de guerre. On m'en montra qui avaient l'habitude d'être loués, pour les grandes occasions, par les partis les plus divers, des plus blancs aux plus rouges, et qui avaient la conscience assez élastique pour défendre indifféremment, contre espèces, la croix ou la faucille... Et c'est ainsi qu'on m'en fit voir qui avaient assuré l'ordre l'autre année, lors de la fameuse procession des pénitents noirs...

Ils se promenaient librement sur le port, entourant, comme des touristes, la chanteuse Marie ou Etienne le fou.

Je crois avoir côtoyé, en ce dernier soir de Marseille la Rouge, une dernière aventure. Nous arrivions devant un bar de la place Victor-Gelu, lorsque Raoul l'élégant nous quitta brusquement. Il s'engouffra dans une salle fumeuse avec la hâte d'un homme qui cherche un autre homme...

— Allons-nous-en! murmura Pierrot-les-Yeux bleus.

Un peu plus loin, il m'expliqua :

— Raoul l'élégant cherche son voleur : un nervi de Nice qu'il avait recueilli chez lui et qui lui a emporté son portefeuille. Entre nous, ce sont larcins qui ne se pardonnent pas. L'homme a été signalé à Marseille. Il doit venir place Victor-Gelu. Et il se pourrait bien, si Raoul le rencontre, qu'il lui arrivât malheur.

Un homme est-il mort ce soir-là, dont nul ne connaîtra jamais la fin brusquée? J'interrogeai un peu plus tard Raoul l'élégant sur ce point d'histoire.

— Chut! dit-il, ne parlons plus de ça...

A quoi Pierrot-les-Yeux bleus, me regardant bien en face, conclut non sans insérer sous ses mots une tranquille menace :

— Une supposition qu'il ait tué son voleur? Ne sais-tu pas qu'il risque les « durs »!

Henri DANJOU.

FIN

PETITES CAUSES

Professeur Liétard = Hénin, escroc

LORS, c'est vous, Gustave Hénin, demanda de sa douce voix le président Hourtoulle, qui vous faisiez passer pour professeur des facultés de droit et avez escroqué de nombreux commerçants ?

Gustave Hénin, qui se cachait, autant qu'il le pouvait, dans le box de la 11^e chambre correctionnelle, se leva et marmonna une réponse inintelligible.

— Parlez plus haut, dit l'aimable président. Mais, que pouvait-il bien dire pour sa défense, l'indéfendable Gustave Hénin, qui, à trente-deux ans, avait déjà collectionné une magnifique brochette de condamnations ? Son air candide, la courtoisie de ses manières, le ton doctoral qui paraissait nettement « professionnel », tout cet ensemble faisait de lui un escroc d'autant plus redoutable ; partout où il avait passé, Gustave Hénin avait fait des victimes, et il avait bien fallu, pour éviter des transports de justice qui eussent coûté fort cher à l'administration pénitentiaire, centraliser les poursuites en un point unique : les divers parquets de province, saisis de plaintes contre Gustave Hénin, avaient tous remis leurs dossiers au parquet de la Seine à qui était revenu l'honneur de juger ce dangereux et presque sympathique malfaiteur.

Ses plus récents exploits se situaient dans le Chablais : Gustave Hénin — autrement dit le professeur Gustave Liétard, chargé du cours de droit commercial et de procédure à la faculté de Strasbourg — avait, en effet, passé cinq semaines sur les bords du Léman, à Thonon, Saint-Gingolph, Evian et Amphion ; non seulement, il n'avait pas réglé une seule note, mais, en employant toutes les manœuvres frauduleuses que lui avaient suggérées d'anciennes études juridiques, il avait extorqué plusieurs milliers de francs aux hôteliers et — circonstance aggravante — il avait enlevé, à Amphion, la fille de l'un d'eux, Mlle Victoria Larringes, âgée de quatorze ans à peine.

L'escroc était donc poursuivi, en outre, pour détournement de mineure.

Le président Hourtoulle. — Il faut que vous expliquiez au tribunal le mécanisme de vos exploits trop ingénieux. Parlez... Vous étiez beau parleur, ces temps derniers... le tribunal ne comprendrait pas que vous ayez brusquement perdu l'usage de la parole...

Gustave Hénin. — Je n'ai pas véritablement escroqué messieurs les hôteliers (sic). Ils ont bien voulu m'avancer un peu d'argent.

Le président. — Vous n'aviez donc plus, vous aviez montré devant le juge d'instruction plus de franchise...

Gustave Hénin. — Je n'ai jamais songé à nier mes dettes.

Le président. — Qu'avez-vous fait des 12.375 francs que vous avez escroqués ? Vous n'avez pas eu de frais d'hôtel puisque vos hôteliers vous hébergeaient à crédit !...

Gustave Hénin. — J'ai dépensé cette somme à Florence, où j'ai fait un assez long séjour, pour étudier très complètement les peintres de la Renaissance... J'ai, d'ailleurs, réuni une documentation importante que je compte utiliser pour un manuel ; si le tribunal me le permet, je me ferai un plaisir de lui adresser un exemplaire de cet ouvrage, dès qu'il sera édité...

Le président. — Le tribunal est touché de votre délicate intention, mais laissons de côté l'histoire de l'art et revenons à vos escroqueries...

Le substitut Fillaire. — Gustave Hénin me paraît beaucoup plus compétent pour écrire le « manuel du parfait escroc » que l'histoire du Quattrocento.

Gustave Hénin. — Je vous assure que j'ai tout dépensé à Florence ; la vie y est chère ; le change italien élevé. Et puis, je n'étais pas seul...

En prononçant cette dernière phrase, l'escroc baissa la voix... car plus encore que les 12.375 francs escroqués à des hôteliers savoyards ou parisiens, l'enlèvement de Victoria Larringes devait impressionner défavorablement les magistrats de la 11^e chambre.

Gustave Hénin avait filé en Italie avec Victoria ; sous prétexte de faire une promenade

en barque — une barque bleu-ciel, *Le Papillon*, — il avait emmené Victoria à Evian et de là, ils avaient fui vers Florence...

Le président Hourtoulle, père de famille austère, s'indigna alors :

— Vous êtes un misérable... Vous avez abusé de la confiance d'une enfant... Vous avez laissé dans l'angoisse des parents qui, pendant dix jours, sans nouvelles de leur fille, ont atrocement souffert jusqu'au moment où ils ont appris, par une carte laconique, la triste vérité !...

Gustave Hénin. — Je n'ai pas enlevé de force Mlle Victoria ; c'est elle qui m'a demandé de partir avec moi...

Le président. — Vous êtes un joli personnage : vous feriez mieux de reconnaître toute votre responsabilité que d'essayer de salir une jeune fille.

Gustave Hénin. — Je dis la vérité : j'aimais Mlle Victoria et j'ai eu le tort de l'aimer, peut-être, mais je crois que je ne lui étais pas indifférent.

Le « professeur Liétard », se rengorgeant, prit une certaine assurance ; il était content de lui, jeta sur la salle un coup d'œil large et se rassit, attendant désormais avec une apparente sérénité la condamnation qui s'annonçait peu indulgente...

Deux ou trois hôteliers parisiens, rapidement, confirmèrent à la barre leurs plaintes ; le faux professeur leur avait raconté qu'il préparait des travaux juridiques et des conférences d'histoire qui l'obligeaient à des études et à des voyages coûteux... Il leur avait montré des lettres émanant du ministère des Beaux-Arts, du directeur des *Offizi* et d'autres musées de Florence... Toute cette correspondance, bien entendu, était apocryphe...

Les plaignants qui habitaient la province ne s'étaient pas dérangés, à l'exception de M. Gaston Larringes, le père de Victoria, qui avait fait le voyage d'Amphion à Paris pour dire ce qu'il pensait de Gustave Hénin... Et il en avait gros sur le cœur.

M. Gaston Larringes (montrant Gustave) : — Cet homme est un misérable ; c'est un bandit plus monstrueux que Landru...

Le président Hourtoulle. — Le tribunal comprend, monsieur, votre indignation ; calmez-vous... exposez-nous simplement les faits de la cause...

M. Gaston Larringes. — Je voudrais bien pouvoir me calmer. Mais, M. le président, mettez-vous à ma place. De revoir ce monstre, ce bandit, ça me bouleverse. Il a déshonoré ma petite Victoria, il m'a tout pris, le misérable, il mérite la mort, mais comme je sais qu'on ne peut pas lui infliger, je demande au tribunal de le condamner au moins à vingt ans de travaux forcés.

Le substitut Fillaire leva les bras au ciel... Le président sourit ; il eut un geste navré qui voulait dire :

« Mon pauvre monsieur Larringes, nous « voudrions bien infliger à cette canaille « vingt ans de bagnes, mais nous ne le pouvons « pas ; tout ce que nous pouvons faire pour « vous, c'est de donner à Gustave Hénin, cinq « ans de prison, le maximum... »

Comme il était impossible de contenir la colère du père vengeur, le président Hourtoulle se dit « suffisamment éclairé », pria M. Larringes d'aller s'asseoir.

Mais M. Larringes voulait justifier le déplacement de cinq cents kilomètres qu'il avait fait. Il avait encore « un mot à dire ».

M. Gaston Larringes. — Et le plus fort, c'est que cette crapule était arrivée à Amphion avec sa maîtresse, une dame qui s'appelait Nénette... Et il a eu l'audace de la planter là, chez moi, dans mon hôtel, quand il enleva ma fille... Et cette dame m'a fait une belle scène après la fuite de son amant... Un peu plus, elle me rendait responsable du départ de celui-ci, comme si j'avais favorisé l'enlèvement de ma fille... Un comble !... (Hilarité).

Il n'était pas besoin d'un long réquisitoire pour appeler sur la tête de l'inculpé les rigueurs du tribunal, car celui-ci était tout disposé à lui accorder... Malgré une plaidoirie adroite de M^{re} Fréjaville, Gustave Hénin fut condamné à cinq ans de prison.

Jean MORIÈRES.

Le mariage d'un détenu

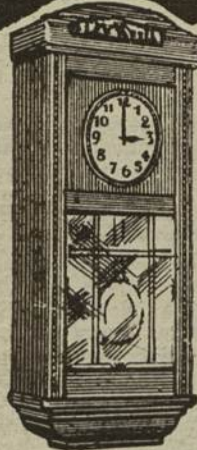


Les jeunes époux sortent de la mairie.



Francis Roche, le cambrioleur dont nous avons conté l'évasion du Palais de Justice, repris, a pensé aussitôt à se marier. La cérémonie eut lieu samedi à la mairie du 17^e, parmi une grande affluente de curieux, de photographes, et, naturellement de policiers.

COMPTOIR CARDINET



la plus importante bijouterie de Paris

145 et 151 Av. de Clichy (angle Riv. Cardinet)

Visitez ses importants rayons de CARILLONS. VÉRITABLES WESTMINSTER ET DE GARNITURES DE CHEMINÉES Vous y trouverez le choix le plus considérable qui soit présenté actuellement à PARIS ...

CATALOGUE n°56 sur demande

En Réclame 345

A 60

Conditions spéciales exclusivement accordées aux lecteurs de « Détective »

Maigrir en Secret

du corps entier, du visage ou d'une seule partie. Ni plis, ni rides. Un résultat déjà visible le 3^e jour. Rien à avaler. Envoyer le coupon ci-dessous, rempli, comme imprimé, sous enveloppe non fermée, affranchie à 15 centimes, à Mme COURANT, 98, bd Auguste Blanqui, Paris, qui a fait voter d'envoyer gratuitement cette recette merveilleuse et sans danger, facile à suivre en SECRET. Répétez votre adresse au dos de votre enveloppe :

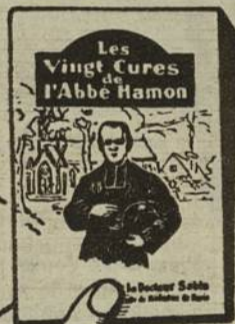
Nom 48
Rue N°
à Dép.

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir pour 12 versements de 25^{fr} notre MONTRE BRACELET DAME en OR Qualité parfaite Garantie 5 ans sur facture Au Comptant : 275 frs Catalogue général N° 32 gratis sur demande COMPTOIR REAUMUR 78, Rue Réaumur - Paris (2^e)

CE LIVRE TRÈS INTÉRESSANT

INDIQUE LA MANIÈRE DE TRAITER LES MALADIES PAR LES PLANTES Sa place est dans toutes les Familles



Ce LIVRE est envoyé GRATIS

Demandez-le aujourd'hui même en envoyant le coupon ci-contre sous enveloppe fermée

M. le Directeur des LABORATOIRES BOTANIQUES 89, Boulevard Sébastopol - PARIS (2^e)

Veuillez m'envoyer gratis et sans engagement un exemplaire du livre : DET

"LES VINGT CURES DE L'ABBÉ HAMON"

Nom

Rue

Ville

Département



M. Martin Goldhardt

en son genre pour le développement du Magnétisme Personnel, des Puissances Hypnotiques et Télépathiques, de la Mémoire, de la Concentration, de la Force de Volonté et pour la correction d'habitudes indésirables, au moyen de la merveilleuse science de la Suggestion.

Monsieur Martin Goldhardt écrit : « Le succès que j'ai obtenu par l'étude du Système Knowles me porte à croire que cette méthode contribue plus que tout autre à l'avancement de l'individu ». Ce livre répandu gratuitement sur une vaste échelle est riche en reproductions photographiques démontrant comment ces forces invisibles sont utilisées dans le monde entier, et comment des milliers de gens ont développé certaines puissances, de la possession desquelles ils étaient loin de se douter. La distribution gratuite de 10.000 exemplaires a été confiée à une grande institution de Bruxelles et un exemplaire sera envoyé franco à quiconque en fera la demande.

Outre la distribution gratuite du livre, il sera également envoyé, à toute personne qui enverra immédiatement, une étude de son caractère. Cette étude, préparée par le Prof. Knowles, comptera de 400 à 500 mots. Si donc vous désirez un exemplaire du livre du Prof. Knowles et une étude de votre caractère, copiez simplement de votre propre écriture les lignes suivantes :

« Je veux le pouvoir de l'esprit.
« La force et la puissance dans mon regard.
« Veuillez lire mon caractère.
« Et envoyez-moi votre livre. »
Ecrivez très lisiblement votre nom et votre adresse complète (en indiquant Monsieur, Madame ou Mademoiselle), et adressez la lettre à PSYCHOLOGY FOUNDATION, S. A., Distribution gratuite (Dept. 3161), N° 18, rue de Londres, Bruxelles, Belgique. Si vous voulez, vous pouvez joindre à votre lettre 3 francs français, en timbres de votre pays, pour payer les frais d'affranchissement, etc. Assurez-vous que votre lettre est suffisamment affranchie. L'affranchissement pour la Belgique est de fr. 1.50.

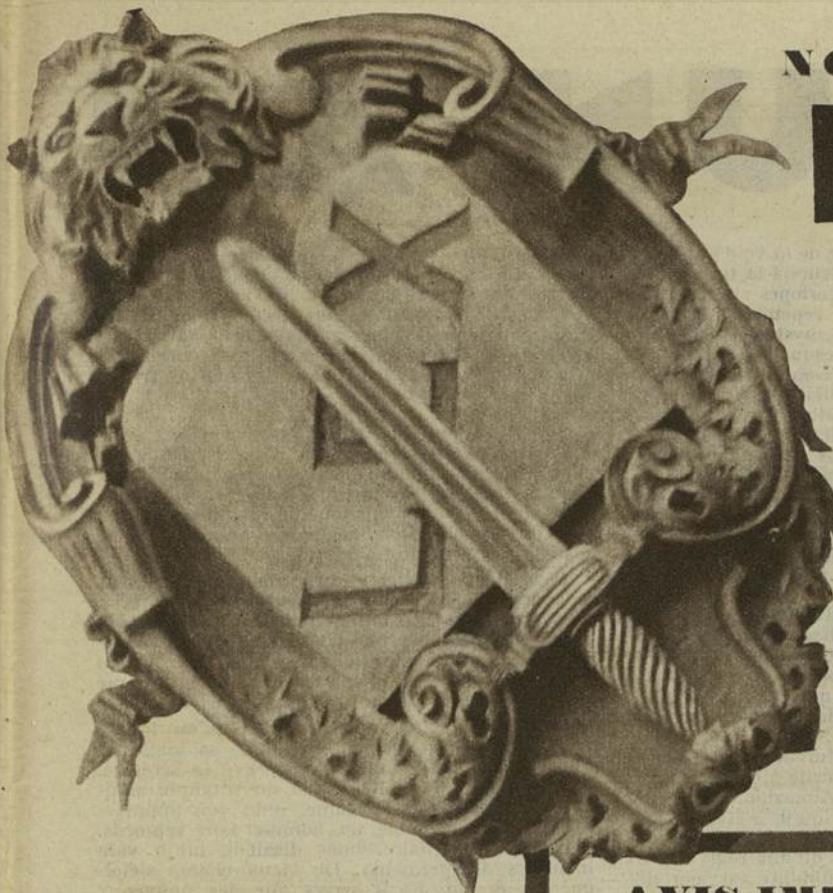
1.650^{fr} absolument complet depuis.... 1.400^{fr}

RADIO-MEUBLES JUPITER
8 modèles différents

ULTRA-SENSIBLE SÉLECTIF et PUISSANT LE JUPITER EST GARANTI 2 ANS LIVRÉ ÉTALONNÉ SUR 25 POSTES

ET JEANNIN
61, r. du F^g S^t Martin, PARIS. 10^e Métro Châtelet-d'Orléans
43^{bis}, bd Henri IV, PARIS. 4^e Métro Bastille - T^l. Archives 67.50
Notice 38 francs

Visitez-nous à l'exposition de T. S. F. dès le 25 Septembre



NOTRE GRAND CONCOURS HEBDOMADAIRE

LE 13^{ÈME} JURÉ

RÈGLEMENT

ARTICLE PREMIER. — Chacun de nos lecteurs, considéré comme 13^e juré, est invité à faire connaître son avis, d'après un questionnaire précis, soumis à la fin de chacun des 13 concours rendus d'audience, qui se succéderont pendant 13 semaines.

ARTICLE 2. — La majorité des réponses déterminera le verdict. Les gagnants seront ceux des concurrents dont la réponse fera partie de la majorité.

ARTICLE 3. — Pour départager les ex-æquo, les concurrents devront répondre aux questions suivantes :

1^o Quel sera, dans l'ordre de préférence de nos lecteurs, et d'après le questionnaire, la liste type des verdicts rendus.

2^o Quel sera l'écart de voix entre le verdict de la majorité et celui qui se trouvera en second sur la liste type.

ARTICLE 4. — Les lecteurs ont huit jours pleins pour nous faire parvenir leur réponse, après la publication de chaque procès. C'est-à-dire que les enveloppes contenant les réponses au procès n° 3 devront nous être parvenues, au plus tard, vendredi 26 septembre 1930 avant minuit. Les lettres reçues après ce délai seront détruites.

Exception sera faite pour les réponses de nos lecteurs de l'Afrique du Nord (Algérie, Tunisie et Maroc) et de l'étranger, qui peuvent expédier leurs lettres jusqu'au vendredi 26 septembre 1930 avant minuit. Le timbre à date de la poste servira de contrôle.

Les enveloppes, affranchies convenablement, devront être adressées à la Direction du journal "DETECTIVE", 35, rue Madame, Paris (VI^e), porter la mention **CONCOURS DU 13^e JURÉ** n° 3, et renfermer le bon de concours correspondant qu'il suffit de découper à l'angle inférieur droit de cette page. Seuls, les abonnés peuvent remplacer le bon par leur dernière bande.

ARTICLE 5. — Chaque lecteur n'a le droit d'envoyer qu'une seule réponse par procès.

ARTICLE 6. — Chaque procès forme un concours complet. Il s'agit donc de 13 concours distincts dotés de 25 prix chaque semaine et totalisant chacun :

3.000 francs en espèces.

CONCOURS GÉNÉRAL

ARTICLE PREMIER. — Entre les participants au Concours hebdomadaire du 13^e juré, il est institué un Concours général.

ARTICLE 2. — Le classement de ce Concours Général sera établi par la totalisation des points obtenus par chaque concurrent classé parmi les 25 premiers de chacun des concours hebdomadaires.

ARTICLE 3. — Le Concours Général du 13^e juré est doté des prix en espèces ci-après :

1^{er} Prix : 10.000 fr. - 2^e Prix : 5.000 fr. - 3^e Prix : 3.000 fr. - 4^e Prix : 2.000 fr.

ARTICLE 4. — Tout participant au Concours hebdomadaire et du Concours Général accepte d'avance et sans réserve tous les termes des deux règlements ci-dessus.

AVIS IMPORTANT

1^o Indiquer sur l'enveloppe (côté adresse) :

2^o Répondre aux trois questions posées : verdict, liste type, nombre-différence. (Voir règlement).

3^o N'ajouter aucun commentaire à votre verdict.

III.

Le crime du sadique.

JEAN MASLOU entra. On se leva pour le voir. Quoi, c'était cela le monstre ! Il avait trente-cinq ans et en paraissait trente à peine. Un léger duvet blond dorait ses joues, mais il n'y avait de remarquable en lui que ses yeux, des yeux bridés où des médecins auraient lu la signature d'une hérédité criminelle. Le public dijonnais, qui avait envahi la salle des assises, subissait avec une angoisse visible, le magnétisme d'un regard que Jean Masclou déplaçait au hasard des bancs, comme s'il cherchait une personne de connaissance. M^e Gaston Gérard, député-maire de Dijon, son avocat, comprit tout ce que comportait de danger, pour la tâche lourde qu'il avait assumée, le duel muet qui mettait en présence l'accusé et la salle hostile. Il se pencha vers l'homme que la Bête subjuguait peut-être encore, il l'obligea à détourner son regard. Jean Masclou se courba sur la barrière du box et, comme si on lui avait donné conscience du mal qu'il a fait, il affecta de pleurer.

L'interrogatoire commença. Jean Masclou, un jeune, l'aurait des désirs ou entre un peu de folie. On l'a jugé une première fois à seize ans devant le tribunal pour enfants pour attentat à la pudeur, attentat non consommé et dont il déclare que « ce n'avait été qu'un jeu brutal, sans intention de mal faire ». Il s'était attaqué à une paysanne venue à Dijon pour le marché, mais sans user de violence. Il avait déjà, à cette époque, manifesté une sorte d'égarement, dont sa vie avait subi les conséquences fâcheuses, puisqu'elle avait coïncidé avec des troubles de stabilité qui l'avaient fait chasser de divers emplois. Il avait été successivement garçon livreur, employé dans une chocolaterie et apprenti pâtissier. Le président en arrive enfin à un sommaire examen de son dernier crime.

Le président. — Enfin vous avez tué la jeune Marthe Rigaud après l'avoir violente... Jean Masclou crisper nerveusement ses mains sur la barrière du box. Pendant le temps qu'il prend pour répondre on le voit changer deux fois d'attitude, se redressant, marchant dans le box comme une bête traquée, d'autres fois s'effondrant sur la barre en laissant échapper de gros sanglots.

L'accusé. — Je ne sais pas comment cela s'est passé. Je n'ai plus été moi-même. L'idée du châtiment paraît l'obséder, quand le président, avec une précision de dissection, rappelle tous les détails du forfait, dans leur affreuse réalité.

Le président. — La chambre que vous occupiez dans un immeuble du boulevard de la Gare, était voisine de celle que les époux Rigaud occupaient avec leur fille Marthe, âgée de onze ans. Les époux Rigaud sont de très honnêtes gens ; le père travaille en usine ; la mère fait des ménages. Vous avez attendu leur départ au travail.

L'accusé fait « oui » de la tête. Le président. — Vous saviez que l'enfant était seule. Vous avez frappé à la porte de la chambre, Marthe Rigaud avait reçu de sa mère la recommandation formelle de ne jamais ouvrir. Cependant elle ouvrit au premier appel, parce qu'elle vous croyait un ami de ses parents.

L'accusé (toujours écroulé sur le box). — Je venais fréquemment chercher son père pour faire avec lui une partie de cartes. Le président. — Vous lui avez proposé de l'emmener en promenade. Il faisait beau. Vous lui avez dit que vous alliez au bois. Marthe a tout d'abord refusé mais vous avez insisté. Vous lui avez dit :

« Nous serons rentrés avant le retour de ton papa et de ta maman. Ils n'en sauront rien. » L'enfant a cédé. Vous l'avez entraînée dans votre chambre sous prétexte de prendre votre pardessus. Dites maintenant à messieurs les jurés ce que vous avez déclaré au juge d'instruction.

Jean Masclou. — Je ne me souviens plus. Le président. — Vous n'allez tout de même pas nous faire croire que vous avez perdu la mémoire en prison... Masclou demeure silencieux. Ses deux mains battent l'air, comme s'il craignait de revivre l'hallucination qui l'avait habité.

Le président. — Eh bien ! je vais relire vos aveux tels qu'ils sont consignés sur le procès-verbal. Voici ce que vous avez déclaré :

« ...Comme je ne me décidais pas à la sortir, Marthe se mit à pleurer et me dit qu'elle voulait retourner chez elle... Je la consolai et la pris sur mes genoux. Je ne sais à ce moment quelle folie s'empara de moi. Je portai l'enfant sur le lit... »

« Elle se mit à crier et à me dire qu'elle se plaindrait à son père. Elle se débattait. Je la pris alors par le cou et je serrai... »

Jean Masclou. — Je ne sais pas...

Le président. — Vous ne parveniez pas à étouffer les cris de l'enfant et vous avez craint d'avoir attiré l'attention des voisins. Vous avez cessé de lui serrer le cou et, pour que la mort vint plus vite, vous l'avez frappée au cœur avec un couteau que vous aviez pris sur la table de nuit...

Un murmure monte de l'assistance que le président réprime d'un geste.

Le président. — Votre crime accompli, vous n'avez pensé qu'à vous défaire du cadavre encombrant. Vous avez enveloppé dans du papier journal le corps de la malheureuse enfant, vous avez ficelé cet horrible paquet et vous êtes descendu à la cave, en prenant soin de ne pas attirer sur vous l'attention des locataires. Vous avez creusé un trou...

Une crise nerveuse secoue Jean Masclou, si violente que l'audience est interrompue pendant quelques instants. A la reprise, le président termine l'interrogatoire en rappelant la découverte du crime. Les époux Rigaud, rentrés chez eux, s'étaient informés de l'absence de leur fille. Ils avaient interrogé tous leurs voisins...

Le président. — Vous avez joué une comédie infâme. Comme les époux Rigaud vous demandaient si vous n'aviez pas vu leur fille, vous avez simulé l'étonnement et vous leur avez proposé de participer aux recherches.

Jean Masclou hoche la tête. Il s'entend rappeler qu'un locataire, obéissant à ses pressentiments, descendit à la cave et que cet homme, ayant remarqué que la terre avait été remuée, fouilla le sol à l'aide d'une pelle. Ainsi avait été retrouvé le corps de l'enfant, odieusement souillée et meurtrie...

Le président. — Enfin la police fouilla votre chambre, malgré toutes les difficultés que vous lui avez opposées. On découvrit des traces de sang sur vos draps. Vous avez avoué. N'avez-vous rien à dire...

Le public tend l'oreille. Le monstre ne va-t-il pas bredouiller des regrets ? Le regard de Masclou court du président au banc des témoins, où, couverte de voiles noirs, une femme sanglotante, le fixe, tout en mordant son mouchoir. Il hausse les épaules, comme s'il se rendait compte de l'inutilité des mots...

Un premier médecin aliéniste, M. François Marjal, comparait ensuite à la barre des témoins. Le châtiment dépend, pour une grande part, de son verdict. Va-t-il déclarer que Jean Masclou relève plutôt de l'asile d'aliénés, que du quartier des condamnés à mort ?

Docteur François Marjal. — L'accusé ne présente que quelques symptômes de dégénérescence insignifiants. C'est un sujet faible, sans volonté, il est vrai, incapable de résister à ses passions et chez qui l'instinct génésique est développé à un très haut degré. J'ai relevé chez lui une tendance constitutionnelle à l'érotisme et à la brutalité.

L'expert. — Je conclus à la pleine responsabilité de Jean Masclou.

Ces paroles font sensation, mais le brouhaha s'atténue, tandis que la mère de Marthe Rigaud avance à la barre. Elle est chancelante. Elle pleure. On la fait asseoir. Elle enfouit sa tête dans son mouchoir, prenant garde de ne pas regarder dans la direction de l'assassin, comme si le monstre l'épouvantait aussi... On ne voit tout d'abord que sa nuque, secouée par les frissons, comme celle d'une bête piquée par les taons... Enfin, d'une voix blanche, elle dépose, mais si bas, qu'on lui demande de hausser le ton.

M^{me} Rigaud. — Il me serait plus facile que de rappeler cela... Masclou était notre voisin de palier. On ne se méfiait pas de lui... Il apportait des bonbons à l'enfant. Lorsqu'il l'a tuée, il est venu nous consoler... Il se dépen-sait pour nous aider. Il est allé chercher la police...

Mais voici l'évocation du meurtre. M^{me} Rigaud se redresse et se tournant vers l'accusé livide.

M^{me} Rigaud. — Assassin de ma petite Marthe, je te maudis. Vengeance, Messieurs... Elle était si gentille et si douce, si affectueuse, mon enfant... Je ne la reverrai plus.

Et elle s'évanouit dans le prétoire. On l'emporte. C'est pour permettre à une nouvelle accusatrice de confondre le monstre.

M^{me} Gerbaut (femme de ménage dans un restaurant où Masclou avait été employé comme plongeur). — Il a voulu me violenter, par deux fois. Je n'osais plus travailler, car j'avais peur de lui. J'ai dû quitter ma place.

Sans doute Masclou a-t-il deux personnalités bien distinctes, car des témoins, venus pour déposer en sa faveur, font écho de ses qualités de cœur et de son honorabilité absolue.

Réquisitoires

M^e Python, avocat de la partie civile. — Vous avez devant vous, messieurs, un des plus monstrueux criminels du siècle. Il peut prendre place à côté des Prado, des Pranzini et des Anastay, mais il les dépasse en cruauté. Les assassins que je viens de citer pouvaient encourir dans la résistance de leurs victimes quelque danger. Masclou a tué un être de faiblesse et de pureté, incapable d'un geste violent... Laissez-moi vous dire, messieurs les jurés, qu'un verdict de faiblesse rendu en faveur de Masclou révolterait l'opinion publique et qu'elle ne comprendrait pas où vous auriez puisé des éléments d'indulgence.

Voici enfin le représentant de la Société qui précise le châtiment.

L'avocat général. — Le crime est horrible en lui-même ; il devient monstrueux par les circonstances qui l'entourent. Il soulève en nous une réprobation qui confine à la honte. Masclou est un monstre, et vis-à-vis d'un monstre, il n'est qu'un châtiment : le châtiment suprême... Quand, dans un organisme, un médecin constate qu'il existe un corps gangréné, il le coupe pour le salut de l'organisme tout entier. Il en est des sociétés comme des organismes. Quand il existe des membres gangrénés, on les supprime. Il est des crimes et des souillures qu'on n'efface qu'avec du sang !

La défense

Ces paroles trouvent un long écho dans la salle. Les applaudissements éclatent. Masclou disparaît tout à fait derrière son box.

Pourtant, c'est l'heure de la pitié. M^e Gaston Gérard, d'une voix volontairement sourde tout d'abord, commence par l'aveu de la difficulté de sa tâche. Mais, affirme-t-il, pour apprécier en toute liberté la culpabilité d'un être, il convient d'être entièrement éclairé sur les forces qui l'ont conduit à l'assassinat. Ses accents sont émouvants lorsque, s'adressant à la partie civile, il flétrit un crime odieux.

— Vous êtes ici pour défendre la mémoire de la petite Marthe, de la petite victime qu'autant que vous je pleure. Qui donc a jamais tenté de ternir cette mémoire ? Je vous le dis tout de suite, et je vous remercie de m'en avoir fourni l'occasion : ici, comme à l'instruction, je m'incline respectueusement, douloureusement, devant la petite vierge morte, symbole de chasteté et de pureté.

Mais, l'hommage de pitié qu'il adresse à l'enfant assassinée ne lui paraît pas incompatible avec l'examen impartial de la responsabilité d'un assassin, dont le forfait est cependant inexcusable.

M^e Gaston Gérard. — Jean Masclou est un fou. Son passé en témoigne. Je l'affirme. N'oubliez pas, messieurs les jurés, que la médecine mentale est la plus incertaine, la plus dangereuse des sciences... Combien d'erreurs judiciaires n'a-t-elle pas provoquées ? Je demande le tout premier que Masclou soit mis dans l'impossibilité de nuire, qu'il vive l'existence des aliénés jusqu'à la guérison ou la mort. Mais faudra-t-il donc tenir tous les irresponsables ?

Libre à M. le docteur Marjal, qui est un aliéniste, de charger sa conscience du meurtre légal d'un dément, mais vous, messieurs les jurés, qui n'êtes pas des aliénistes, vous ne voudrez pas charger vos consciences du même remords, la raison et la justice sociale vous le défendent. La raison qui ne veut pas qu'on condamne à la même peine ceux qui ont voulu le crime et ceux qui ne l'ont pas voulu. La justice sociale refuse le châtiment suprême pour les fous ! Ecoutez-vous la voix de l'opinion publique : non. Vous ne savez de Masclou que ce vous avez appris aujourd'hui. Vous n'écoutez pas les cris de mort qui montent jusqu'à vous. Vous imposez, au contraire, votre verdict à la foule. Vous n'avez pas à entendre ses clameurs ; vous n'entendrez que votre devoir.

Jean Masclou connaît-il la première atteinte du remords. Il se lève, ses lèvres s'agitent nerveusement comme si elles allaient laisser échapper un regret. Il ne réussit pas à faire entendre un son. On l'entraîne...

Jean FOUQUIER.

Lire Jeudi 9 Octobre le résultat du concours n° 3 et la liste des gagnants.

13^{ème} Juré, quel est ton verdict?...

I. L'acquiescement ?

II. Les travaux forcés à temps ?

III. Les travaux forcés à perpétuité ?

IV. La mort ?

BON N° 3



Le Palais de Justice de Dijon.



M^e Python, avocat de la partie civile.

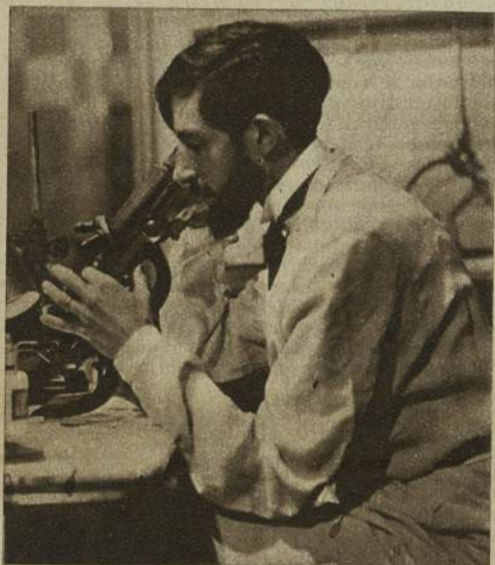
IL Y A UN AN



Une main énorme, violacée, apparut.



MM. Benoit et Nicolle qui subirent le contre-coup du non-lien rendu en faveur d'Almazian.



La jeune audace de M. Amy...



Vous ne retrouverez pas, rue Saint-Gilles, les policiers martelant...

Il y a un an on découvrait en gare de Lille une malle abandonnée. On en fit sauter les serrures. Le couvercle se souleva comme si un ressort se détendait. Une main énorme, gonflée, à la fois verdâtre et violacée, apparut. Elle sortait d'une toile à carreaux blancs et rouges. Sur la main qu'ils n'osèrent toucher les policiers appliquèrent leur appareil à relever les empreintes. Ce fut le seul moyen d'identifier un cadavre dont le faciès était par ailleurs décomposé. On avait bien trouvé des papiers dans la malle, mais les objets que l'on découvre sur les corps sans sépulture n'appartiennent pas toujours à ceux qui les portent et l'on pouvait penser que, comme dans l'affaire Mestorino, l'assassin avait voulu laisser croire qu'il était la victime.

Ainsi le nom de Frédéric Rigaudin entra-t-il dans l'histoire criminelle de ce temps, par la porte du mystère...

Une année a passé. Almazian, incarcéré pendant de longs mois a été relâché faute de preuves suffisantes. Rigaudin n'est pas encore vengé... Mais il est des morts qui entraînent avec elles des bouleversements nombreux. L'âme de Rigaudin en s'échappant de son corps, avant l'heure qui lui était normalement assignée, a déchaîné plus d'un orage. En ce jour anniversaire, faisons le compte...

L'homme mort, le dossier refermé, on aurait pu croire que la vie reprendrait invariablement son cours. Rigaudin, tu n'étais que poussière... Mais il est des poussières qui s'agglutinent et résistent aux intempéries...

Allez au numéro 1, place Michel-Landrin, où Rigaudin habitait avec Mme Blanc, sa mère. C'est tout en haut de Belleville, un de ces immeubles qui datent de 1900 et où le passé n'a pas encore marqué les pierres. Et cependant le drame n'y est point oublié...

Là fut assassinée, trois mois avant son fils, une vieille femme qui avait une histoire. Mme Blanc avait vécu la grande époque anarchiste, où l'on sacrifiait sa liberté aux doctrines de l'émeute et à la loi de Malthus. Elle avait été la confidente d'Almeyreda. Elle avait prêché comme lui par la parole et par l'exemple. On y peut voir encore des piles de brochures et des instruments tueurs de vies, car Mme Blanc était par profession « faiseuse d'anges ». Là, un homme, qui joua un rôle étrange dans deux existences, pénétra un jour, sans être vu, et mit fin aux rêves tourmentés de la vieille femme...

On y peut voir aussi tous les papiers qu'utilisait Frédéric Rigaudin, anarchiste, snob et fraudeur du fisc, homme de confiance de quatre-vingt négociants habiles... Almazian est libre. L'assassin de Rigaudin, s'il vit toujours, peut se croire en sécurité. Mais rien n'a été changé dans l'appartement où Mme Blanc trépassa et où Frédéric Rigaudin vécut les avant-dernières heures de sa vie interrompue. Les meubles, les papiers sont toujours à la même place. Un chercheur perspicace y pourrait peut-être découvrir des secrets qui ont passionné l'opinion. Nul n'y a porté la main que les exécuteurs de la Loi. Des scellés en condamnent l'entrée...

Le logis de Rigaudin demeurera-t-il longtemps dans cet impressionnant désordre ? Tant qu'il sera ainsi, la succession de l'anarchiste assassiné ne sera pas ouverte... Rappelons-le, sans commentaires, en ce jour anniversaire. Tant que la succession de Frédéric Rigaudin ne sera pas ouverte, l'affaire Rigaudin ne sera pas classée...

On affirme que les meurtriers reviennent toujours sur les lieux de leur crime. Que l'assassin regarde bien autour de lui. Les policiers sont à la porte...

Mais il est une autre maison où le souvenir de Frédéric Rigaudin vit encore intact, comme s'il n'était pas vieux d'une année...

Là, des cheveux ont blanchi, dans la tourmente que provoqua un drame affreux. Des dos se sont voûtés. La loi du destin a passé, non sans entraîner des injustices...

Entrons à la Préfecture de Police. C'est là... On pourrait croire qu'il n'y subsiste, d'un mystère qui n'est pas encore élucidé, qu'un nom dans un registre de police, depuis longtemps renvoyé aux archives...

Apparence... On pourrait dans « la grâce de maison » inscrire autour du nom de Rigaudin, autant de croix que l'affaire a fait de victimes.

Les « humbles » du métier, le brigadier chef Ballerat, les inspecteurs Mabillet et Schmidt, qui, croyant avoir découvert l'assassin de Rigaudin ont essayé de le contraindre aux aveux, ont subi, non sans humilité, le châtiement de leur excès de zèle. Et puis ils ont continué leur besogne de chaque jour, qui consiste à être prêts, à toute heure et à risquer leur vie contre les assassins et les voleurs.

L'orage qu'a déchaîné l'âme tourmentée de Rigaudin a frappé surtout « à la tête », ainsi que les révolutions font pour les rois. Un jeune homme, M. Amy, sous-chef de l'identité judiciaire, a vu s'écarter de son rêve l'auréole des chefs.

On peut voir maintenant au troisième étage du quai des Orfèvres une autre victime de l'affaire. Indifférent à la mauvaise fortune, comme il le fut au succès, M. Nicolle, ancien chef de la brigade criminelle — ancien capitaine des « as des as » — donne maintenant tous ses soins, comme

on le lui a ordonné, au service de la voie publique. Il nous protège contre les voleurs à la tire, contre les meurtriers des milieux interlopes et contre les escrocs en tout genre. Il eut cependant autrefois l'impression d'avoir percé le mystère de l'affaire Rigaudin et des faits sur lesquels il se basait, n'apparaissent pas toujours comme négligeables. Il avait déchiffré sur le cercueil d'osier une écriture maladroite où l'on pouvait croire que l'assassin avait laissé sa signature. Il avait retrouvé avec exactitude l'emploi du temps de Rigaudin pendant la matinée qui précéda le crime. Il avait entendu tous ceux qui, de près ou de loin, avaient été en relation avec celui dont les médecins faisaient l'autopsie. Longuement, non sans réfléchir, il avait examiné, comme c'était son devoir, toutes les hypothèses qui pouvaient aider la justice à caractériser le crime : crime politique, crime passionnel, crime d'intérêt. Il avait enfin connu un moment d'angoisse, lorsqu'il avait découvert les premiers mensonges que le tailleur Almazian avait faits à ses collaborateurs chargés de l'enquête. Il n'y avait pas que des mensonges... La police découvre parfois des secrets que seuls recueillent les confesseurs... Ah ! les troublantes coïncidences et combien en furent pénétrés tous ceux qui approchèrent M. Nicolle à cette époque. Et c'était été l'arrestation d'Almazian...

Les juges ayant décidé qu'il s'était laissé abuser, M. Nicolle a subi la dure loi du talion... Car il n'est pour les policiers qu'une règle : réussir, réussir toujours... L'infailibilité est leur devoir... Tant il est vrai — et est juste, sans doute, — que le sort malheureux d'un seul innocent fait oublier les mérites de ceux qui font arrêter des milliers de coupables...

De même que M. Nicolle, M. Benoit, son chef responsable, a changé de fonctions. L'ancien directeur de la police judiciaire assure aujourd'hui, au cœur même de la Cité, l'inspection générale des services de la Préfecture.

En vérité, la mort de Frédéric Rigaudin a modifié le cours de plus d'une vie... De là, ces regards angoissés qui ne peuvent se détourner



Au n° 1 de la place Emile-Landrin, où habitait Rigaudin et sa mère, Mme Blanc.

de l'ombre toujours présente. Interrogez dix des policiers qui entourent les chefs décapités. Ils disent :

— Nous vivrions cent ans que l'affaire ne serait pas oubliée. Et nous ne désespérons pas de trouver l'assassin...

Changeons de camp. Voici Almazian, désinvolte, heureux de sa liberté, comme le serait de notre atmosphère un homme tombé de la lune...

Vous ne le retrouverez pas rue Saint-Gilles, dans l'arrière-boutique que les policiers martelèrent tant de fois. L'échoppe du tailleur Almazian a été vendue par deux créanciers. Le loyer est de huit mille francs. Ils exigeaient quarante mille francs de reprise. Ils en ont obtenu dix-huit mille. Et un artisan en galvanoplastie a installé là ses appareils...

Almazian a repris goût à la vie, au milieu des siens, dans sa maison de l'avenue Jean-Jaurès. Il a quatre enfants... Cet homme aux yeux malicieux, mais point méchants, connaît lui aussi les effets de la tempête que son arrestation déchaîna...

Il a été chauffeur de taxi. Mais il est des sortilèges qui n'abandonnent point ceux sur qui ils ont pesé. Deux fois, des accidents ont contrarié sa chance nouvelle... On avait voulu en faire un orateur de réunion publique. Il fit fiasco. De même il a connu des insuccès dans sa profession de conducteur de voitures. Il attend dans la sérénité qu'un sort plus heureux vienne enfin modifier sa vie aventureuse, car il a le dégoût des métiers improductifs et vulgaires.

Il n'est plus retourné à l'ermitage de Montmorency. Là encore de nouveaux clients ont envahi les terrasses où Rigaudin et lui, un soir de septembre, se sont attablés une dernière fois. Effets imprévus de la destinée : Almazian a pâti d'une célébrité qu'il n'avait sans doute pas cherchée, et il a connu le triste lendemain des matins triomphants...

Changeons de camp encore. Voici M. Dunner... C'est le dernier homme qui ait vu Rigaudin vivant. Il fut peut-être un instant suspecté — comme tant d'autres — d'avoir joué un rôle dans l'affaire mystérieuse, mais il gagna sa tranquillité en disant, simplement, la vérité...

Il avait dit : « Rigaudin est venu chez moi, rue Chabanais, le 9 septembre, à neuf heures du matin. Il a voulu m'emprunter quatorze cents francs pour pouvoir payer une traite à la Société Générale. Il avait quatre mille francs sur lui. Je l'ai éconduit car je ne disposais pas de la somme qu'il réclamait. Je ne l'ai pas revu depuis... »

Cette coïncidence fut la cause qu'on fouilla son existence mouvementée comme sa maison... Sous l'orage, M. Dunner a conservé sa sérénité. Nous l'avons vu, à l'occasion du tragique anniversaire, installé à sa table, dans son appartement ancien, comme un homme sans remords. Sans doute, l'affaire, nous disait-il, lui a valu bien des désagréments. De vieux clients s'éloignèrent de lui. Et il arriva que des nouveaux clients lui manifestèrent leur méfiance.

— Que pouvais-je leur dire? murmure-t-il. Sinon que je n'étais pour rien pour cette affaire, et qu'il est bien ennuyeux d'avoir la malchance de recevoir chez soi quelqu'un qui va être assassiné !

Il se remet peu à peu du séisme qui faillit l'entraîner dans une sorte d'abîme. Cela ne l'empêche pas de se pencher parfois sur l'ombre toujours présente, l'interrogeant... Il revoit un cadavre dont les effets sont en désordre, à qui l'on a ôté chaussures, faux-col et dont on a déchiré les vêtements en voulant le déshabiller. Il questionne encore :

— Mais qui ?...

Voici le chauffeur Flottes... Cet homme dont on a voulu faire un instrument de la police et à qui, ceux qui le connaissent, ne peuvent reprocher que de s'être trompé, en toute bonne foi, s'il s'est trompé, a été gravement malade depuis l'affaire... Encore un sur qui l'orage a passé !... Voici enfin les patrons de Rigaudin, MM. Josephowitch, Lizmski, Rozanès... Ils se tiennent dans les mêmes rues où ils étaient, lorsque l'affaire les tira de leur paisible médiocrité, pour en faire des hommes publics. On les rencontre rue de la Cordierie, rue Bourg-l'Abbé, rue du Faubourg-Saint-Antoine, débattant leur marchandise, avec le sourire des gens qui font lentement, mais sûrement, l'aisance où ils ont rêvé de s'installer... Malgré qu'une année se soit écoulée, la mort de Rigaudin représente encore pour eux un drame présent... Ah ! comme ils voudraient que la victime fût vengée ! Ah ! comme ils souhaiteraient que l'arrestation du coupable vint dissiper, tout à fait, l'angoisse où ils ont été plongés...

Quelques-uns murmurent un nom...

— Ne croyez-vous que ce pourrait être Lui ?...

Le saura-t-on jamais, le nom du coupable... Qui sait ?

Nous avons terminé ce voyage anniversaire, lorsque, non loin de la maison de Rigaudin, nous rencontrâmes un des proches du mort qui nous reparla de l'affaire...

Ah ! comme elle est toujours présente dans la mémoire des hommes qui en ont scruté le mystère... sans réussir à l'élucider !...

Celui qui nous parlait examinait, comme on l'avait fait au premier jour, toutes les hypothèses possibles...

Crime politique, crime passionnel, crime d'intérêt, les mêmes mots revenaient.

— Des criminels politiques ou d'Etat, disait-il, n'eussent point confié un cadavre à une malle et ne l'eussent point laissé pourrir dans une gare, risquant d'encourir le châtiement d'une indiscrétion ou d'une trahison. La vérité n'est pas là... L'homme qui a tué Mme Blanc, Rigaudin le connaissait et il a sans doute payé de sa vie la connaissance de ce secret... Il le connaissait et n'a point voulu le découvrir, peut-être parce qu'ils étaient tous les deux liés par plus d'une louche aventure... Le contraire ce serait produit, Rigaudin aurait été tué le premier, que Mme Blanc n'aurait pas gardé la même réserve. On aurait su la vérité...

L'homme ajouta :

— A des intervalles réguliers quelqu'un vient nous demander si nous n'avons rien appris qui soit susceptible de rendre lumineuse l'affaire obscure...

Quelqu'un ?

Mystère. Mystère encore...

Le meurtre de Rigaudin n'a pas encore été vengé, mais l'affaire de la malle sanglante n'est peut-être pas close !...

M. LECOQ.



Sous l'orage, M. Dunner et sa sœur conservèrent leur sérénité.



Voici le chauffeur Flottes (Photos Détective)



Et ce fut l'arrestation d'Almazian.

VII. — Echec à la dame.

HEVALIER rit silencieusement et s'avança :
— Bonsoir, Bergeronnette.
Les deux hommes se serrèrent la main.
— Toujours avant moi, alors, dit le commissaire.

Sans répondre, Bergeronnette alla à tâtons fermer les rideaux, tourner le verrou de la porte.

— Nous sommes chez nous, murmura-t-il.

Et il alluma le plafonnier. Puis il s'assit dans un fauteuil, prit dans une boîte de bois laquée une cigarette, l'alluma. Chevalier le regardait un peu assombri. Il n'aimait pas beaucoup que ses collaborateurs fissent montre, quand il était là, d'une autorité et d'une aisance à la limite de la bravade. Sans parler, tout seul, il se mit à perquisitionner. Il le faisait avec une précision et une discrétion remarquables, ne déplaçant pas un objet, remettant strictement à leur place les papiers qu'il sortait des tiroirs pour les examiner. Il ouvrit les boîtes de papier à lettre, regarda par reflet, dans une glace, un buvard maculé, déplaça avec précaution les compartiments d'une valise, souleva le linge de soie et les robes. Il ne trouvait rien. De temps en temps il regardait à la débâche Bergeronnette qui, les jambes croisées, fumait d'un air béat. A la fin il crut discerner dans son regard une vague ironie. Il s'impacienta :

— Si vous êtes passé par là avant moi, dites-le, ne me laissez pas patauger.

— Je n'ai rien touché, chef, dit Bergeronnette d'une voix douce. Mais je crois savoir. Tenez, prenez cette boîte de poudre de riz. Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Eh bien, de la poudre de riz.

— Soufflez dessus, voulez-vous ?

Il y eut une fumée rose et Chevalier se mordit les lèvres. Sous une mince pellicule parfumée la poudre devenait blanche, cristalline : coco. Le commissaire entendit derrière lui le rire de l'inspecteur :

— Et ce n'est pas tout. Ce pot de crème maintenant ? Passez un doigt dedans. Comme elle est noire, cette pommade, hein, après un centimètre ? De l'opium.

Bergeronnette riait aux larmes.

— Partout. Il y en a partout, patron. Il n'y a pas dans cette chambre un talon de soulier qui ne soit creux, pas une montre-bracelet qui n'ait double boîtier, pas un stylographe qui contienne vraiment de l'encre. Mais le chef-d'œuvre c'est le collier. Ce soir elle a au cou deux rangs de perles authentiques. Dix-huit cent mille francs. Mais prenez cette imitation, là, dans ce coffret. Oui. Soupeusez. Chaque perle est fausse, chaque perle est évidée, se dévisse ; dans chacune on peut mettre un peu de neige. N'est-ce pas magnifique ? Les soixante perles peuvent en tenir cent grammes. Cette femme-là est truquée comme un illusionniste. Voulez-vous que je vous en raconte une belle ? Le soir où Violine l'a arrêtée à Paris, où la fouilleuse du commissariat n'a rien trouvé, elle avait deux cents grammes de came sur elle. Vous entendez, deux cents grammes.

— C'est bien fait, dit assez sèchement Chevalier.

Il trouvait le ton de Bergeronnette un peu forcé. Celui-ci sentit la nuance et reprit son sérieux.

— Pour le reste, je crois qu'il est inutile de chercher. Elle n'a ici aucun papier. Son passeport est au nom de Lola Wichman, mais ici elle se fait appeler Germaine Korling. Je vous ai déjà écrit ce que je savais sur la fumerie-entrepôt de Pho et sur le Lin qui doit être le grand chef de toute la bande. Je crois qu'il vaut mieux attendre et écouter.

— Oui. D'ailleurs, maintenant, ça me suffit. Le jour où il faudra, on lui mettra la main dessus. Avec son collier, ses montres-bracelets et ses pots de pommade, elle est bonne à faire. Et entre quatre murs on la fera bien parler.

— Elle tiendra le coup sûrement, dit Bergeronnette avec vivacité. Il n'y a rien à faire avec elle. Il vaut mieux laisser venir les autres...

— Nous ferons ce qu'il faudra, coupa Chevalier. Tenez-vous tranquille, petit... Occupez-vous de Sandra, c'est tout ce que l'on vous demande.

L'inspecteur rougit et se tut.

— Je rentre à Paris, continua Chevalier. Tenez-nous au courant chaque jour.

Ils achevèrent de faire disparaître les traces de leur visite, éteignirent, établirent une minute un courant d'air entre la porte et la fenêtre pour chasser cette odeur subtile d'homme et de tabac qu'une femme raffinée décelait toujours dans sa chambre. Puis ils sortirent. Sur le palier, au moment de quitter Bergeronnette, Chevalier lui prit une seconde les yeux dans son regard.

— Et le nouveau béguin de l'Allemande, Marcel ? Elle l'aime ?

— Je crois que oui.

— Et lui ?

L'inspecteur n'eut pas l'air d'entendre. Près de l'escalier le commissaire lui frappa affectueusement sur l'épaule.

— Eh bien, petit ? Je vous parle. Ce Marcel, est-ce qu'il est un peu pincé, lui aussi ?

Sans attendre la réponse il se mit à descendre. Et il ne voyait plus Bergeronnette quand sa voix lui parvint enfin :

— Peut-être, patron, mais ça n'a pas d'importance.

■ ■ ■

Ce soir-là, pour la première fois, Sandra demanda à Marcel de l'emmener au casino. Il courut passer un smoking, l'attendit dans le hall. Elle descendit dans une robe de soie rouge qui lui tombait sur les pieds, un fourreau que l'on sentait collé sur son corps nu. Elle n'avait pas un bijou, pas une bague.

Au casino ils firent lentement le tour des salles. Sandra, faussement indifférente, avait l'air de chercher quelqu'un. Pourtant son exclamation de surprise fut très réussie quand un homme en habit se courba à côté d'elle.

— Mes hommages, Madame.

Elle se tourna vers Marcel.

— Je vous présente un très vieux ami de Vienne, le capitaine comte Bulach, Marcel Broker.

Bulach était un garçon de trente-cinq ans, avec des yeux glacés et bleus, un beau visage



La promenade des Anglais est un rendez-vous cosmopolite de haut luxe ; parmi la foule élégante de Nice, Bulach et sa bande ont pu opérer à l'aise.

AU NOM DE LA LOI!



Sandra s'assit, joua et perdit. Par contre Bulach, au petit jour, avait gagné une fortune.

net, sans brutalité, une bouche presque voluptueuse. Une cicatrice lui allongeait l'œil droit, traversait la tempe pour se perdre dans les cheveux noirs sombres. Les deux hommes se serrèrent la main. Un peu après, ils étaient tous assis sur la terrasse, dans des fauteuils d'osier, et parlaient sans se voir. Le visage des hommes apparaissait parfois une seconde, dans un halo rouge, quand ils tiraient très violemment sur leur cigare.

— Vous avez fait un bon voyage, Germaine ? disait la voix unie du capitaine.

— Oui. J'ai appris ici que la croisière du yacht avait été retardée. Le climat d'Egypte n'est pas très recommandé, paraît-il, en ce moment.

— Espérons pour vos amis que le temps se mettra au beau bientôt. On les attend avec impatience à Alexandrie.

— Vous arrivez de Vienne. Qui avez-vous vu ?

— Mais tout le monde. Le docteur passe une mauvaise période. Il est nerveux, irritable. Un de ses amis est mort à Paris dans un accident et toute cette histoire l'a beaucoup affecté. Il serait bon qu'il ait autour de lui tous ses amis. Rentrerez-vous bientôt, Germaine ?

— Vous savez que j'ai encore beaucoup de choses à faire. Je dois encore passer par Paris.

— Vraiment ? Je vous assure, il vaut mieux que vous rentriez.

— Le docteur le désirerait...

— Il le désire.

Il avait paru à Marcel que la voix de Germaine avait tremblé à la fin. Il se leva :

— Vous avez froid ? Voulez-vous votre manteau ?

Il vit dans l'ombre ses beaux yeux luire vers lui.

— S'il vous plaît, Marcel. Allez me le chercher au vestiaire.

Quand il fut parti, la voix de Bulach recommença, sans timbre.

— Pourquoi promenez-vous ce garçon partout, Sandra ?

— J'en ai besoin pour ma parade, depuis

que j'ai dû laisser filer l'Argentin. Il est inoffensif, et puis il est gentil.

— Il est surtout gentil.

— Seriez-vous jaloux, Bulach ?

— Ne dis pas de bêtises. Le jour où il faudra te reprendre, je te reprendrai. Mais Lin n'est pas content. Il trouve qu'on a été d'une maladresse invraisemblable dans l'affaire de René. Selon lui, il fallait éviter de donner l'éveil à la police pour un fait divers ridicule. Il pense qu'il aurait été aussi simple d'envoyer René en mission à l'étranger et de le faire disparaître là-bas. A l'heure actuelle, Amédée est arrêté. Nous sommes à la merci d'une fausse manœuvre. Pour toi, tu es brûlée, il faut que tu rentres.

— Voilà votre manteau, Germaine...

Ils sursautèrent. Marcel était à côté d'eux. Sans dire un mot, Sandra présenta ses épaules, sentit les mains de Marcel poser la cape de lamé sur sa peau tiède. Ils rentrèrent dans les salles de jeux.

Sandra s'assit, joua et perdit. Elle se leva, nerveuse :

« Prenez ma place, Bulach. Je sais que vous serez plus heureux. »

Un sourire bizarre désaxa le visage d'archange du capitaine. Il s'assit, sortit des billets, dit banco, prit les cartes sans avoir l'air de les toucher, du bout des doigts. Il perdit pendant un quart d'heure, puis brusquement se mit à gagner, sans arrêt. Sandra qui paraissait ne plus pouvoir tenir en place prétexta une migraine, refusa que Marcel l'accompagnât et s'enfuit littéralement.

Au petit jour, Bulach avait gagné une petite fortune. Il se leva en soupirant. Marcel, cloué derrière sa chaise n'avait pas bougé depuis des heures. Ils revinrent à pied jusqu'au Negresco. Bulach habitait plus loin, au Ruhl. Marcel qui marchait à la droite de l'Autrichien regardait la petite cicatrice blanche sur la tempe de Bulach. Sans s'arrêter, il la désigna d'un doigt.

« Bel accident ».

« C'est un officier de bersaglieri italien qui m'a donné un coup de revolver à bout portant, sur la Piave. Il tremblait. »

— Vous avez eu de la chance.

Oui, il aurait peut-être mieux valu qu'il ne tremblât pas ce jour-là. La vie est devenue moins amusante. Mon pays décomposé, la lutte pour l'argent remplaçant la lutte pour la vie. Ceux qui avaient, entre 1914 et 1918, à vingt ans, pris la conscience qu'ils étaient nés pour l'aventure ont été perdus pour la civilisation, après. Pour un condottiere qui a réussi, d'Annunzio, combien se sont mis hors la raison et hors la loi.

Jusqu'au bout du couplet, Marcel avait attendu, avait espéré que cette voix ploierait, que Bulach s'offrirait le luxe d'une défaillance, d'une seconde de sentimentalisme. Mais le capitaine avait parlé sans heurts. Son ton

était resté froid, un peu sarcastique, cynique et léger.

Ils arrivèrent au Negresco.

« J'espère que mon amitié pour Madame Korling ne vous est pas un sujet d'ennuis. J'ai cru m'apercevoir que vous avez dû être très liés » dit Marcel, volontairement maladroite.

Bulach raide se cassa en deux pour saluer :

« Madame Korling a elle-même bien des sujets de soucis. Je suis heureux que votre jeune entrain ait pu lui être ces jours-ci un utile divertissement. »

■ ■ ■

Chevalier ramassa ses dossiers, appela en passant Lemage et monta chez le contrôleur général. Il y trouva Pizanini de la brigade des jeux, Murger de la brigade de la voie publique et le chef du service de l'espionnage, Grollic.

« C'est la mobilisation », souffla Lemage. Chevalier haussa les épaules.

— Chevalier est le plus documenté sur l'affaire Boulard, dit brièvement le contrôleur. Il va nous mettre au courant des derniers événements qui sont, je crois, considérables.

« J'ai un jeune inspecteur, Bergeronette qui a fait là-bas du beau travail, dit Chevalier. Désormais nous sommes sûrs que l'Allemande est affiliée à une bande internationale de trafiquants de drogues et d'armes. Leur siège doit être en Autriche. Ils entrent de l'opium et de la cocaïne en France en grosse quantité et ils sortent des explosifs et des armes destinés à des partis révolutionnaires étrangers. Ils ont un yacht de plaisance qui paraît alimenter en munitions de toutes sortes tous les dissidents de la Méditerranée : Marocains, Egyptiens, Comitadjis bulgares, Druses, etc. Ils ont un gros entrepôt à Nice, il est probable qu'ils en ont d'autres à Marseille et sans doute à Paris. Tout cela est surveillé. Nous n'agissons que lorsque nous aurons tous les fils de l'affaire. Le chef de la bande que les comparses appellent le docteur, doit être à l'étranger. En tout cas, la mort de René le Balafré est désormais claire. C'est bien un de leurs hommes qu'on a exécuté parce qu'il devenait gênant. Nous connaissons donc quatre membres de la bande : le mort, René, Amédée le Bordelais, des figurants ceux-là, de la basse espèce. Puis deux autres qui font partie de l'aristocratie de la pègre. Sandra d'abord et un nouveau venu, Bulach, un ancien officier autrichien, aventurier d'envergure qui était allé la retrouver à Nice.

— A Nice ? s'étonna Pizanini.

— A Nice où elle était finalement allée après avoir cru rouler nos hommes à Avignon. Elle en avait effectivement, d'ailleurs, roulé deux sur trois. Je crois que, du côté Sandra, il ne faut pour le moment pas trop insister. Elle est sur ses gardes, Aussi bien je ne la perds pas de vue. Il faut à tout prix s'attacher à Bulach. Il nous mènera, je pense, où il faut. Ils sont arrivés tous les deux ce matin du Midi.

— Sandra et Bulach à Paris ?

Oui, avec un troisième personnage hors de la bande, un autre Roberto Gonzalez, un amant de Sandra. Nous sommes tenus au courant de leurs moindres gestes par Bergeronette. Bulach est au Majestic sous son vrai nom. Sandra au Ritz où elle s'appelle Germaine Korling.

Bulach a deux talents particuliers, hors du travail habituel de sa bande. C'est un tricheur de premier ordre. A Nice, il a pris ces jours-ci huit cents billets au baccara, sans qu'on ait pu deviner son truc. Il est probable qu'à Paris, il va continuer.

— Ça va, il n'ira pas loin, dit Pizanini.

— Il s'agit surtout, dit le contrôleur, de le filer sans arrêt. Il faut arriver jusqu'au repaire à l'étranger et jusqu'au mystérieux docteur.

Nous voulions vous demander maintenant, Grollic, si vos fiches du 2^e bureau ne connaissent pas ces gens-là.

— Ces deux noms me sont inconnus. Il faudrait que je les voie.

— Nous avons pu faire prendre d'eux une photographie à Nice, à leur insu. La voilà agrandie.

Chevalier sortait de ses dossiers une grande épreuve. Sandra et Bulach y étaient vus buvant du thé à la terrasse d'un bar. A côté d'eux, un troisième personnage, Marcel, avait été coupé. Grollic les regarda longuement.

« Il me semble que j'ai déjà vu quelque part la tête de cette Sandra. Laissez-moi la photo, je vais faire des recherches. »

■ ■ ■

Il faisait un beau jour froid de décembre. A Auteuil, la troisième course allait partir. Pizanini était adossé à un côté de la grande tribune. Il regardait de côté, non loin de lui, Bulach enveloppé dans une grande pelisse qui bavardait avec un homme assez âgé, à binocle, que l'inspecteur ne connaissait pas. Un jeune homme s'approcha de Pizanini.

Alors ? demanda le commissaire.

— Bulach et le type qui est avec lui ont pris l'apéritif avec un petit bookmaker qui est l'ami intime de Freddy, le jockey d'Imperator dans cette course. Imperator est favori. J'ai vu le garçon qui les a servis. Il a entendu deux ou trois mots à la volée. Je crois qu'il s'agit d'empêcher Imperator de gagner. Ils ont dû promettre assez gros au jockey pour qu'il "tire" son cheval. D'autre part, le petit book est reparti dare-dare chez Williams l'entraîneur d'Ollowell, un anglais assez inconnu qui court aussi. Je pense que c'est sur celui-là que la partie se joue.

— Bon, dit Pizanini. Reste par là. Si les deux se séparent, file les binocles.

Les chevaux apparurent dans la ligne droite. Imperator courait très détaché devant Ollowell. Mais un peu avant la dernière haie, le favori ralentit visiblement. Ollowell, revenant à toute vitesse. Les deux bêtes sautèrent presque ensemble la dernière haie. Une rumeur gronda. Les trois-quarts des parieurs avaient joué Imperator et le voyaient battu. Ollowell vint à sa hauteur. Alors Freddy se retourna, regarda son concurrent et brusquement lâcha son cheval en le cravachant. Imperator parut s'allonger sur la piste et en vingt mètres prit une longueur et demie à l'anglais. La foule hurla de joie. Pizanini vit Bulach jeter d'un geste sec son cigare. Les deux hommes se mirent à parler avec animation.

« Ils sont roulés. Freddy s'est dégonflé au dernier moment et a laissé gagner sa bête », pensa le commissaire.

Il eut encore une conversation avec son inspecteur, interrogea quelques autres personnes et le soir alla voir Gallien, de la section financière de la Sûreté.

« Connaissez-vous un certain Balandre qui s'occupe de Bourse ? Il fait des combines aux cours. Cet après-midi, il était avec Bulach, compromis dans l'affaire Boulard. »

Gallien en dix minutes trouva la fiche qu'il fallait :

« C'est en effet un drôle de type, ce Balandre. Il tripote avec de petits coulisiers et je crois qu'il est le représentant occulte à Paris d'un homme d'affaires étranger, un Autrichien qui ne se montre jamais en France et dont les opérations sont notées comme assez bizarres. »

— Son nom ?

— Rudolph Walleinstein. Mais j'ai très peu de renseignements sur lui. Peut-être Grollic ?...

— Merci, dit Pizanini.

Il raccrocha, se leva. A ce moment, la

porte de son bureau s'ouvrit et son inspecteur d'Auteuil entra, avec agitation.

Un heure après, Chevalier était chez le contrôleur :

« Les événements se précipitent, monsieur le contrôleur, je crois que nous avons l'affaire en main. Je crois connaître le nom du fameux docteur. Mais, en contre-partie, il nous arrive une catastrophe. Les hommes de Pizanini et de Murger ont laissé s'échapper Bulach. Il est sorti de son hôtel par une porte de service. Sans doute avait-il eu l'éveil. Bref, il a pris tout à l'heure, sans se cacher d'ailleurs, sous son vrai nom, l'avion pour Londres. Nous pouvons nous mettre en rapport avec Scotland Yard pour le faire surveiller, mais nous ne pouvons le faire arrêter et en pratique il nous échappe.

— Et Sandra ?

— Sandra est toujours là, heureusement. Mais j'ai peur qu'elle nous joue le même tour. Aussi, je vous demande l'autorisation de l'arrêter. Il faut jouer franc jeu maintenant. Elle a de la drogue sur elle, j'en suis sûr, nous ne risquons pas l'avatar de Violine.

— Allez, dit le contrôleur.

■ ■ ■

C'était la nuit de Noël. Sandra et Marcel avaient réveillé en tête-à-tête dans un cabaret de Montparnasse. Puis, dans la neige qui s'était mise à tomber, doucement, ils étaient allés à pied jusqu'au quartier latin où Sandra avait voulu s'arrêter dans un petit dancing d'étudiants, joyeux et d'un luxe pauvre. Elle était tendre et triste.

« Je crois que c'est la fin pour nous deux, Marcel, dit-elle, je devrai sans doute partir demain ou après-demain. »

Lui ne répondait pas. Elle avait fait glisser de ses épaules son manteau doublé d'hermine. Il regardait ses épaules dorées et cette petite étoile de brillants qu'elle mettait toujours dans ses cheveux. Brusquement, il tressaillit. Un homme, souriant, se penchait vers leur table, lui tendait la main :

« Bonjour, mon cher. »

Il se leva, le présenta à Sandra, laconiquement.

« Un de mes amis. »

L'autre s'assit, se mit à parler avec bonne humeur de la belle nuit légendaire. Sandra, rêveuse, ne l'écoutait pas. Marcel semblait crispé. Alors l'ami se pencha un peu vers l'Allemande.

« Vous avez un beau collier, madame. Et on voit bien que ce sont... perles authentiques. »

D'un geste prestre, avec qu'elle eût pu réagir, il souleva le collier entre trois doigts, le porta à sa bouche, serra une perle entre ses dents. La petite boule de fausse nacre éclata. Un jet de poudre blanche lui sauta sur les lèvres. Sandra s'était levée, le visage durci. Il lui posa une main sur le bras, la força à se rasseoir.

« Ne bougez pas, Sandra. Je suis le commissaire Chevalier, de la Sûreté générale. »

Les dents serrées, elle semblait vaincue. Chevalier se leva, se tourna vers Marcel :

« Bergeronette, allez téléphoner au patron que l'affaire est faite et que nous serons tous rue des Saussaies dans dix minutes. »

Sandra se passa lentement une main sur le visage, regarda l'un après l'autre les deux hommes, défila par une stupeur douloureuse :

« Oh ! Marcel ! » laissa-t-elle échapper.

Bergeronette livide baissait la tête. Sandra debout avait retrouvé sa maîtrise, ses épaules s'étaient redressées, mais Chevalier vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

(A suivre.)

Paul BRINGUIER.

Copyright by Détective 1930.



Le commissaire des jeux regardait de côté et d'autre.



Les chevaux apparurent dans la ligne droite. Une rumeur agita la foule frileusement entassée dans les tribunes.



La Vénus des Carrefours

classe aujourd'hui Henri Drouin parmi les grands écrivains sociaux de notre époque. De tous les ouvrages que j'ai lus sur la prostitution, il n'en est pas qui m'ait plus profondément ému. Pour la première fois, le problème redoutable a été traité dans son ensemble. On ne s'y était jamais attaqué jusque-là avec cette maîtrise et aussi avec une aussi grande sensibilité.

Henri DANJOU.

(La Vénus des Carrefours, dans la collection "Les Livres du Jour" aux Editions de la Nouvelle Revue Française).

Un vieux remède?... Oui!
Mais toujours le meilleur

ASTHME TOUTES OPPRESSIONS
EMPYSEME - BRONCHITE CHRONIQUE
Poudre et Cigarettes ESCOUFLAIRE
La Boîte d'essai gratuite : 50, Gr^e Rue, BAISIEUX (Nord)

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 9.601 : Classes primaires compl., certif d'études, brevets, C.A.P., professorats.

Broch. 9.611 : Classes secondaires compl., baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 9.617 : Carrières administratives.

Broch. 9.623 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 9.627 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie.

Broch. 9.635 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 9.640 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, steno-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres); Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 9.649 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 9.656 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 9.663 : Marine marchande.

Broch. 9.670 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professe.

Broch. 9.676 : Arts du Dessin (dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 9.680 : Métiers de la coupe, de la mode et de la couture (petite main, seconde main, première main, couturière, modiste, vendeuse, retoucheuse, représentante, coupeur, coupeuse).

Broch. 9.686 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 9.692 : Cinéma: scénario, décors, dessin de costume, photographie.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

400 FRANCS par quinzaine ss quitt
sérieux. Facile Chez Soi. Ecrire Etablissements
FUSEAU, 11 à Marseille.



HABILLEZ - VOUS
SUR MESURE AVEC

10

MOIS DE CRÉDIT
CHEZ UN BON TAILLEUR
WILLIAMS

4, Rue du PONCEAU
juste à la sortie du métro REAUMUR
ouvert de 9 à 20 h - Dimanche matin

Actuellement Semaine - Réclame
chaque visiteur reçoit un superbe briquet

AVIS

Le Détective ASHELBE
reçoit tous les jours
de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

**VENTE DIRECTE DU FABRICANT
AUX PARTICULIERS.**

Qualité irréprochable
Prix réellement avantageux.

Marchandise livrée franco
de douane.

Demandez de suite notre catalogue
français gratuit.

100.000 clients par an.
20.000 lettres de remerciement.

Acc. Piano à partir de 740 F.

Meinel & Hérold, Klingenthal (Saxe) No 586 F

Fabrique d'accordeons, d'instruments de musique et de gramophones

Affranchissez vos lettres 4.50 Fr. — vos cartes 0.90 Fr.

LE CHOIX D'UNE SITUATION



Tel est le titre d'une brochure de 168 pages, indispensable aux jeunes gens et aux jeunes filles ayant à faire choix d'une carrière, ainsi qu'aux parents qui doivent diriger leurs enfants vers la situation répondant le mieux à leurs aptitudes.

Elle est adressée gratuitement par les

ÉCOLES PIGIER

RUE DE RIVOLI, 53
Rue St-Denis, 5 - Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Turenne, 23 - PARIS
197 ÉCOLES À PARIS, EN BANLIEUE, EN PROVINCE ET À L'ÉTRANGER

LEÇONS PRATIQUES

Le Jour - Le Soir ou par Correspondance

COMPTABILITÉ - ORGANISATION COMMERCIALE
SECRÉTARIAT - STENO-DACTYLO - MÉCANOGRAPHIE
LANGUES - REPRÉSENTATION - DROIT - PUBLICITÉ
CORRESPONDANCE - ÉCRITURE EXPÉDITE - CALCUL
COUPE - COUTURE - MODES - DESSIN, etc. etc.

Vous n'avez rien à payer
Le Choix d'une Situation dans les Affaires

et y joindre :
PROGRAMME D - Sans et avec fin - Leçons à l'école.
PROGRAMME D - Sans et avec fin - Leçons par correspondance.
PROGRAMME M - Sans et avec fin - Leçons à l'école.
PROGRAMME M - Sans et avec fin - Leçons par correspondance.
Pour les cours Administratifs
PROGRAMME A - Sans et avec fin - Leçons par correspondance.
Pour l'Enseignement Général (Certificat d'études, Brevet, Baccalauréat, etc.)
PROGRAMME G - Leçons par correspondance.
(Biffer les programmes qui ne vous intéressent pas)

NOM **3**
ADRESSE

SITUATIONS
PROCURÉES
AUX ÉLÈVES
plus d'emplois
que d'élèves à
placer.

Vous n'avez rien à payer
Le Choix d'une Situation dans les Affaires

ÉCOLES PIGIER
53, Rue de Rivoli, PARIS-1^{er}



MAIGRIR

entièrement pour être mince et distinguée, ou à volonté de l'endroit voulu. Très facile à suivre. Effets rapides et durables.

Raffermit les chairs - Sans rien avaler -
Le seul sans danger, absolument garanti.
Ecrivez en citant le journal à : Stella Golden, 47, B^e Chapelle, Paris-10^e, qui vous fera connaître GRATUITEMENT le moyen.

6 FRANCS par pièce à Agents et Copies d'adress.
pay. direct. par nous 2 sex. 1^{re} année.
Ecr. Ets D. T. Serlis, Lyon.

SPIRITE HINDOU

Consultez le Spirite, Psychiatre, Occultiste Hindou, renommé du monde entier, sur ce qui concerne votre avenir. Il vous conseillera, apaisera tous vos soucis.

14, rue de Tilsitt (Etoile), 10 à 13 et 16 à 20 h. Carnot 19-61.



MAGNETISME AVEC SECRET

qui donne la Clef du Succès en Amour, Affaires, pour vaincre la timidité et obtenir la Fortune, Beauté, Volonté, Force, Bonheur et Richesse. Cours de 3 parties. Succès garantis. Expédition de suite c. romb. Ecr. : Professeur SORDELLI, Boîte postale 7, NICE (France). Joindre 1 fr. 50 en timbres pour la réponse.

AVENIR

Mme Bénard, 18, boul. Edgar-Quinet, Paris, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1931 mois par mois. Facilite mariage d'après penoims. Ecrire (envoi date de naissance et 20 francs).

M^{me} PRÉVOST Avenir prédit. Conseils. Date juste. Prix modérés. 37, r. N-D de Nazareth. Pl. Républ. Id cour à dr. 3^e et. Pas les Mrs.

VOYANTE

VOULEZ-VOUS ÊTRE FORTS, vaincre et réussir ? Consultez la célèbre et extraordinaire inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement conseillés, guidés et vos inquiétudes disparaîtront. Thérèse GIRARD, 78, Av. des Ternes, Paris (17^e) cour. 3^e étage de 1 h. à 7 h.

M^{me} SÉVILLE VOYANTE RÉUSSITE EN TOUT
101, rue St-Lazare, PARIS (9^e) - Cartomancie, graphologie, médium, reçoit 1.1 j. de 10 h. à 19 h. Jeudis exceptions. — Par correspondance 15 fr.

M^{me} de THELES

CELEBRE PAR SES PREDICTIONS
Tous les Jours de 7 à 7 h et par corresp. 10 fr. date nais. Tous les Jours (lundi excepté). 43, r. Brochant, Paris 17^e.

Concours 1^{er} quinzaine Octobre. Carrière DE L'ETAT

active, Toute la France. Nombreuses places. Aucun diplôme exigé. Instruction primaire suffit. Age : 25 à 30 ans. Renseignements gratuits par l'École Spéciale d'Administration, 4, r. Férus, Paris-6^e.

L'OBESITÉ

détruit la beauté, altère la santé et vieillit avant l'âge. — Pour rester jeune et mince, prenez **Le Thé Mexicain du Dr Jawas** et vous maigrirez sûrement, sans aucun danger. Produit végétal. Succès universel.

TIMBRES-POSTE AUTHENTIQUES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

Garantis non triés; vendus au kilo. Demander notice explicative au Directeur de l'Office des Timbres des Missions.

5, rue des Moutons, TOULOUSE (France)

MARIAGES

pour toutes situations de 2 à 6 h. Mme CARLIS, 52, r. N-D. de Lorette

Appartement meublé

2 pièces, entrée, cuisine, Salle de bains, Penderie. Eau courante chaude et froide. Le tout entièrement neuf. Pour prendre rendez-vous, téléphoner à LITRE 89-77

SOMMER - DETECTIVE

donne consultation gratuite pour enquête, surveillance, recherches

5, Rue Etienne-Marcel

L. GEORGES

"LES DES DÉTECTIVES"
Ex-inspecteur de la Sûreté (Dipôme)
— 20, rue de Paradis — Provence 86-03
Enquêtes - Recherches - Preuves pour divorce
Missions délicates - Prix modérés

MONDIALE POLICE

ex-inspecteurs police judiciaire et de sûreté. Renseignements. Enquêtes. Surveillances. Filatures, etc.

Tous pays. Divorces. Prix modérés. Prédéterminé 47, rue de Maubeuge; actuellement, 6, Boulevard Saint-Denis. Téléphone Botzaris 30-74, de 9 à 19 h. et Dim. 9 à 12 h.

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à

E.J. WOODS, Ltd, 167, Strand (219 D) Londres, W.C.2

Le plus fort tirage des illustrés du Monde

3^e Année - N° 99

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

18 Septembre 1930

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Baiser de prisonnier!



Dissimulant sous son chapeau ses mains enchaînées, le cambrioleur mondain Francis Roche donne, devant les policiers, son premier baiser nuptial à l'élégante jeune femme qu'il vient d'épouser.

Au Sommaire de ce numéro | FRISSON DE LA MORT, par F. Dupin. — MARSEILLE-LA-ROUGE, par Henri Daujou. — CRIMES D'AUTREFOIS, par F. Boutet. — UN AN APRÈS LA MORT DE BIGAUDIN, par M. LECOQ. — AU NOM DE LA LOI!, par P. Bringulter.